

PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

N°2

III

Le Triomphe du Côté Obscur

CRITIQUES

Gentle

Bacci

Senecal

CINEMA

La domination
de l'animation
3D

ENTRETIEN

Sean Stewart



Frankenstein
vu par Dean Koontz



PHENIX MAG - MENSUEL
n°2 - MARS 2005

SOMMAIRE

News

3

L'Herbier Féérique

6

Star Wars

8

Dean Koonitz

12

Sean Stewart
(Interview)

14

Le Cinéma d'Animation (ciné)

18

Bacci (livre)

22

Gentle (livre)

23

Senecal (livre)

24

Kenan Gorgun (nouvelle)

25

EDITO

N°2

Bon cette fois, ça y est, les grands froids sont normalement derrière nous et les saisons cinéma et littéraire de l'imaginaire devraient enfin commencer ! Avec ça, on est parvenu à vous concocter un n°2 en affrontant les frimas et en continuant à mettre en avant « les trucs qu'on aime », sans se poser la question d'une actualité brûlante ou d'un truc « à ne pas manquer parce que toute la presse en fait des tartines... ». Bon d'accord, on vous balance tout de même un petit quelque chose sur *Star Wars* qui devrait être un événement incontournable de la saison, mais ça c'est surtout parce que votre serviteur est en transe depuis qu'il a vu le premier trailer puis la bande-annonce d'un film qui pourrait définitivement clouer le bec aux détracteurs qui ne voient en Lucas qu'un vendeur de peluches et non un amateur de péloche ! Pour le reste on vous parle BD, films en images de synthèse, littérature de l'Imaginaire, etc. Sans oublier une nouvelle de Ken Gorgun, le lauréat l'année dernière du grand concours Ciné Quest qui verra son scénario, intitulé *Alley Gorla*, balancé sur tous les écrans de Belgique et d'ailleurs dans quelques mois seulement ! Hé oui, chez Phénix Mag, on en connaît du beau monde...

Allez, en attendant de vous tricoter une interview carrière avec Christophe Lambert (non, l'auteur de SF, pas l'ancien acteur français devenu pourvoyeur de DVD à 3 euros pour bac à soldes...) et de faire pipi dans ma culotte en jouant à *Resident Evil 4*, je m'en vais la rematter la bande-annonce de *l'Episode 3* pour la 725e fois...

Bonne route !

Chris Corthouts

Phénix Mag n°2, Mars 2005. Edité par Les Editions du Chabernak, 5 rue de Liège, 4287 Lincent - Belgique.

<http://phenixweb.be.tf/> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeurs de publication et rédacteurs en chef : Marc Bailly et Christophe Corthouts

Ont collaboré : Marc Bailly, Christophe Corthouts, Josèphe Ghenzer, Kenan Gorgun, Bruno Peeters, Sean Stewart, Gérard Wissang

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

Prix Masterton - Prix Bob Morane 2005 Palmarès

L'année dernière, le Prix Masterton, ainsi que le Prix Bob Morane avaient été remis dans le cadre prestigieux de la Foire du Livre de Bruxelles... Cette année, malgré un thème tournant autour de l'aventure, l'Imaginaire était plutôt aux abonnés absents à Bruxelles, avec une pénurie d'auteurs du genre, une absence de rétrospective sur des auteurs du cru (une FDL consacrée à l'Aventure sans même un chouia de début d'hommage à Bob Morane qui fêtait lui ses cinquante ans d'aventure... vaut mieux en rire...). Mais qu'à cela ne tienne, les deux Prix, qui couronnent pour le Bob Morane des oeuvres de Science-Fiction/Fantasy et pour le Masterton des créations fantastiques, ont bien été décernés par un jury de professionnels chapeauté par Marc Bailly, notre rédacteur en chef à nous qu'on a !

Le Palmarès du Masterton, que vous pouvez découvrir par ailleurs, confirme à la fois le talent de Mélanie Fazi et surtout celui de Francis Berthelot, (déjà vainqueur l'année dernière dans la catégorie roman) qui remporte cette année la catégorie nouvelle. Clive Barker s'impose assez logiquement dans un genre qui s'essouffle un peu, même chez les Anglo-saxons où la relève des King, Koontz et autres se fait attendre. Qui sait, le retour en force de la terreur viscérale sur les écrans provoquera peut-être une nouvelle « montée » en graine de talents vénéreux.

Du côté du Bob Morane, le steampunk fait toujours recette puisque Johan Heliot remporte la palme avec son aventure lunaire... Le coup de cœur, quant à lui, récompense un travail de qualité dans un monde de l'édition où la survie des petites structures semble de plus en plus difficile alors que le marché se resserre frileusement autour des auteurs confirmés ou des licences cinématographiques exploitées à plus soif.

Rendez-vous est d'ores et déjà pris l'année prochaine, avec l'espoir de pouvoir cette fois remettre les Prix en main propre aux auteurs lors d'un évènement à la mesure de leur talent respectif.

Roman français : Mélanie FAZI pour *Arlis des Forains*

Roman étranger : Clive BARKER pour *Coldheart Canyon*

Nouvelle / Short story : Francis BERTHELOT pour *Forêts secrètes*

Roman français : Johan HELIOT pour *La lune n'est pas pour nous*

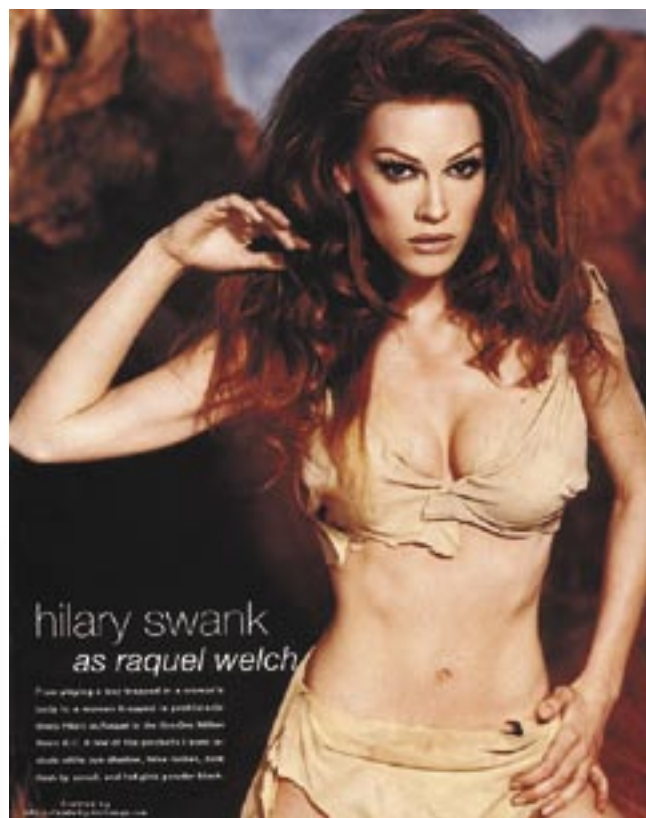
Roman étranger : Mary GENTLE pour *Le livre de Cendres* (ASH)

Nouvelle / Short story : Ugo BELLAGAMBA pour «Chimères» (Bifrost n° 36)

Bande dessinée francophone : Duval & Gioux, pour «Hautville House 1» (Delcourt)

Bande dessinée étrangère : Gaiman & Kubert, pour *1602* (Marvel/Panini Comics)

Prix spécial : Xavier LEGRAND-FERRONNIERE pour les collections «Terres Fantastiques» et «Terres mystérieuses» chez Terre de Brume



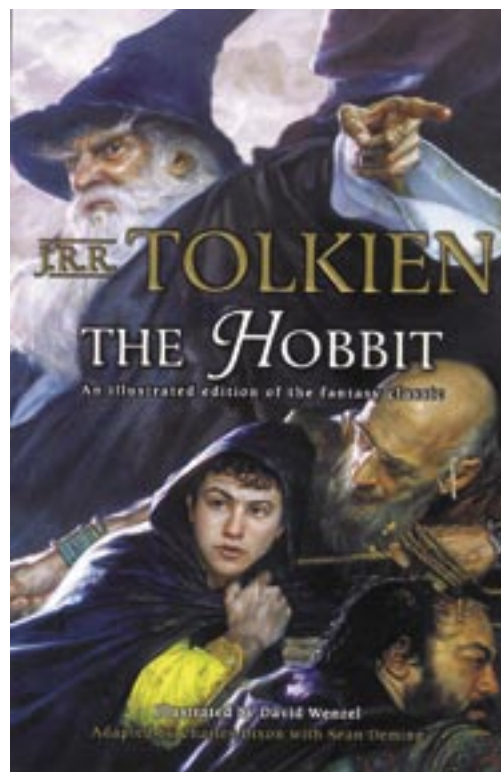
Dark Castle Forever ! La petite compagnie de Robert Zemeckis et Joel Silver qui nous alimente chaque année en films de terreur à dix sous, à déguster en buvant une bière et en mangeant des doritos, se paie à nouveau le luxe d'une gagnante des Oscars au générique d'une de leurs productions. Après Halle Berry qui jouait les psychiatres persécutées dans le *Gothika* de Kassovitz, c'est maintenant Hilary Swank (qui vient de remporter l'Oscar pour *Million Dollar Baby* de Eastwood) qui est prête à signer pour « The Reaping ». Elle y jouera le rôle d'une jeune femme qui démasque les fausses affaires surnaturelles appelée dans une petite ville où semblent s'enchaîner les dix plaies d'Egypte telles que décrite dans la Bible. Alors terreur ou supercherie ? Ah, faudra attendre de voir le film, on va pas tout vous dire non plus...

« Dans trois au quatre ans... peut-être... ». Ces paroles sont celles de Peter Jackson lorsque l'on évoque la possibilité de voir sur grand écran une adaptation du « Hobbit » de Tolkien. Lors de son passage dans les travées d'une expo consacrée au tournage de la trilogie, à Sydney, le réalisateur a en effet évoqué la possibilité d'un retour sur les Terres du Milieu. Problème ? Les droits du roman de Tolkien sont partagés entre New Line et MGM... Donc entre New Line et le géant SONY depuis que MGM a été racheté. Soit un fameux casse-tête pour avocats afin d'obtenir le feu vert pour une possible adaptation...

Malgré des résultats au box-office plus que moyens, il semblerait que les *Chroniques de Riddick* auront tout de même une suite, toujours avec Vin Diesel dans le rôle du gros balèze aux lunettes de soleil les plus ringardes de l'univers. Une suite que l'on attend avec patience, cela va sans dire...



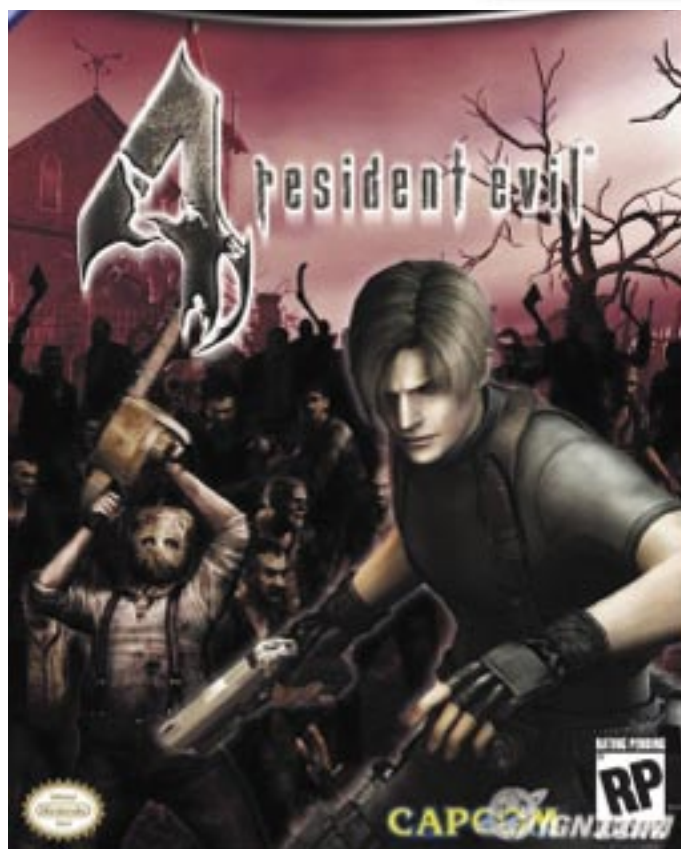
de confier le rôle de Jor-El, le père de Superman à... Marlon Brando ! Oui, oui, le même que celui qui avait tenu ce rôle dans la version de Richard Donner en 1979... Et qui est mort l'année dernière ! L'idée, comme dans *Sky Captain Et Le Monde de Demain* (où Laurence Olivier s'était vu ressuscité pour quelques séquences...), serait d'utiliser les nombreuses prises effectuées par Donner lors du tournage en 1978 et laissées sur le sol de la salle de montage. Le problème, tout comme pour « Le Hobbit » étant de résoudre l'imbroglio légal que sous-entend l'usage de l'image de Brando à partir de pellicules tournées alors qu'il était encore vivant...



Superman a-t-il trouvé un papa ? En tournage depuis quelques semaines maintenant sous la houlette de Brian Singer, la nouvelle version de Superman ne cesse de faire naître les rumeurs les plus folles. Dernière en date ? Singer aurait émis l'idée



NEWS



Même pas peur ? Si la volée de pseudo-films d'horreur qui ont envahi nos écrans ces derniers mois ne vous a pas arraché un seul hoquet de terreur, que diriez-vous de vous immerger tout entier dans une aventure d'action aux confins de l'insoutenable ? En clair, « Resident Evil 4 » sera distribué exclusivement sur Nintendo Game Cube en ce joli moi de mars et l'expérience risque d'être traumatisante... Pour les amateurs de RE comme pour les novices. Avec un système de jeu revu de fond en comble, une frontière entre les cinématiques et le jeu qui tend à disparaître et un scénario bien barré à base de zombies pas frais, l'avenir de la terreur se trouve peut-être dans les entrailles d'une console. Nous y reviendrons le mois prochain avec une visite en profondeur de cet univers pas comme les autres...

Nécessaire vraiment ? C'est la première question que l'on se pose en découvrant le projet de Frank Miller, demi-dieu de la bande dessinée US qui a, entre autre, réinventé Batman et Dardevil. En effet, lors d'une conférence de presse pour présenter son adaptation de *Sin City* réalisée avec Roberto Rodriguez (une claque graphique dont la bande-annonce se trouve là : www.comingsoon.net) Miller a annoncé qu'il revenait vers Batman avec un projet intitulé pour l'instant « Batman Holy Terror » et qui raconte comment l'homme chauve-souris s'oppose à... Al Quaïda ! On espère juste que le père Miller sera plus subtil dans sa manière d'aborder la problématique du terrorisme que certains de ses compatriotes du business du divertissement...



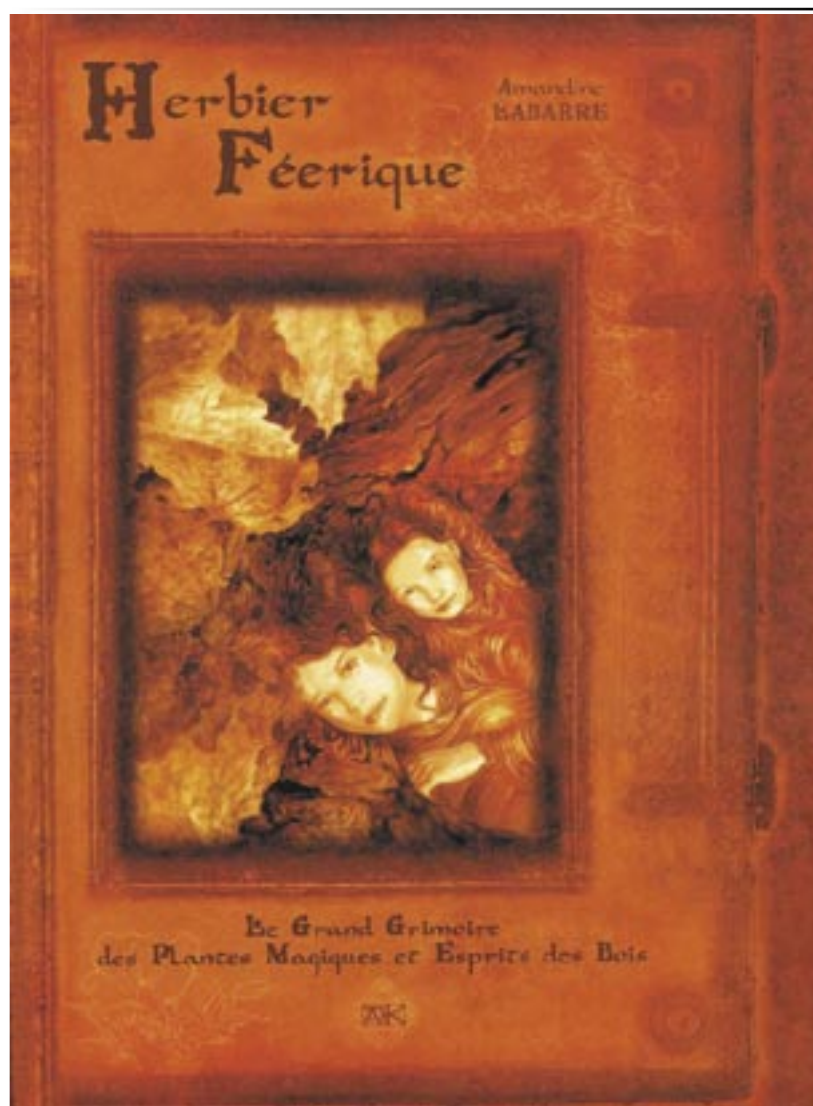
Les choses avancent bien sur le tournage de « Land Of The Dead », le quatrième film de George Romero consacré à ses amis les zombies. On espère de tout cœur que cette nouvelle incursion dans le monde des bouffeurs de chair humaine rendra la niak à Romero un peu perdu depuis quelques années. Selon les premières infos diffusées, cette « suite » du *Jour des Morts Vivants* sera bien dans la tradition romerienne, soit un film de zombies, mais un film de zombies avec un fond et une critique acerbe de l'actuelle situation socio-économique et politique des States. Une dimension qui manquait au bon remake de zombies sorti l'année dernière sur les écrans.



L'Herbier Féérique

Amandine Labarre

Par Gérard Wirsang



Un regard magique

Comme beaucoup, Amandine Labarre regrette l'absence de magie dans la plupart des recueils traitant de la sorcellerie, de l'occultisme, de la mythologie et de l'herboristerie. Car par magie, elle entend voir de somptueuses pages aux allures de parchemin, elle attend de lire des textes en lettre latine, accompagnés de lettrines et d'illustrations, un peu à la manière de ses vieux écrits du Moyen Âge, elle espère s'arrêter sur la lumière d'un dessin dont le trait des plus plaisants ne demande qu'à être admiré. Et comme elle ne trouve que très rarement ce mélange de savoir et de féerie dans ses lectures, elle nous l'apporte dans un livre aux couleurs miel et écorce, chez l'éditeur AK Editions. Nous y trouverons, entre autres, des propos simples et légers sur les plantes, leurs bienfaits et leur histoire à travers les sociétés. Nous y puiserons des recettes pour harmoniser nos plats, pour garder un teint de fée ou bien nous préserver du Malin. Nous y emprunterons également quelques devises et conseils susceptibles d'améliorer notre quotidien. Le tout baigné par une lumière étincelante qui véhicule en nous une réelle joie de vivre.

Tout amoureux de la nature vous dira combien il est agréable de s'asseoir contre un arbre et de s'imprégner des odeurs, des bruits ou encore des couleurs de la forêt qui l'entoure. Amandine Labarre appartient à ce monde. Elle entend battre le cœur d'une dryade sous l'écorce. Elle croque sur son carnet l'envol d'une fée réveillée en sursaut. Autant de sensations, mêlées d'étrange et de vécu, qu'elle a regroupé au sein d'un éclatant recueil, *L'Herbier féérique*.

Petite Amandine

Dans la cours de l'école, Amandine notait, croquait. Lors de ses recherches sur les croyances anciennes, au fil de ses lectures ou de ses balades, elle croquait et notait encore. Ce rythme, elle le tient depuis toujours et ne compte certainement pas s'arrêter en si bon chemin. En effet, la jeune femme se découvre une passion et un talent pour la création artistique dès son plus jeune âge. Elle en prend réellement conscience en rédigeant un mémoire sur *Le chaman et l'artiste* et abandonne

ses études de professeur pour se créer un book. Suivent alors les longues et périlleuses démarches auprès des éditeurs, les premiers contrats avec l'univers du jeu de rôle, du jeu de cartes et des figurines. Et tout en poursuivant une carrière bien lancée, elle décide désormais d'ajouter de nouvelles cordes à son arc. *Son Herbieer féérique* est la première pierre d'un travail plus intimiste qui s'ouvre sur de nombreux projets pour 2005. Un second livre chez Ak Editions (voir sur www.ak-editions.com), deux bandes dessinées chez Semic, inspirées de légendes celtes et indiennes, ainsi qu'un livre qui lui tient tout particulièrement à cœur, avec l'écrivain Mathieu Gaborit et une fois de plus chez Semic. Ce dernier, elle le décrit comme «Le carnet de voyage d'un enchanteur» et le vit comme «Une belle alchimie entre deux créateurs aux aspirations personnelles». Petite Amandine est devenue grande. Sa technique et son imaginaire se sont affirmés. Et si nous devons n'avoir qu'un regret, c'est de ne pas la voir assez souvent sur la couverture de nos romans préférés.



L'Herbieer féérique, textes et illustrations d'Amandine Labarre, sorti en octobre 2004, chez AK Editions.

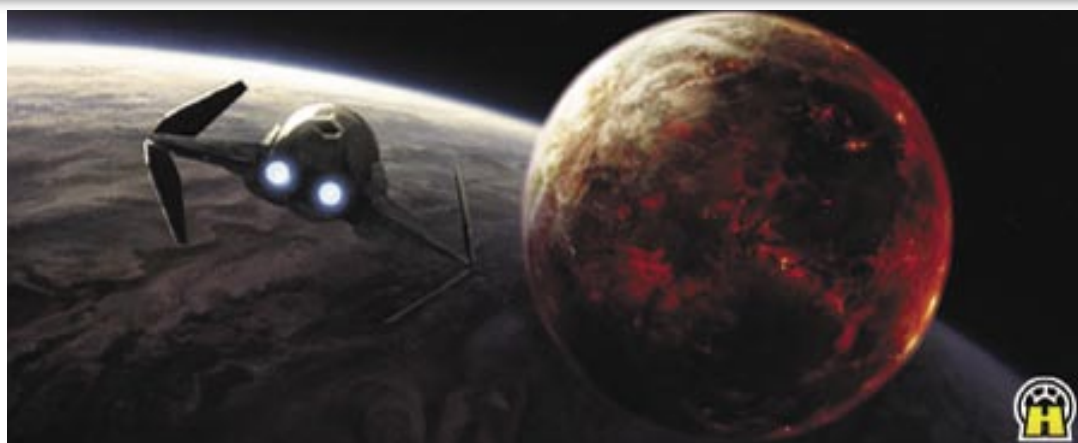
<http://amandine.labarre.free.fr>.



תהיה חזק יותר L'EPISODE III

“ TU NE COMPRENDS PAS LE POUVOIR DU CÔTÉ OBSCUR ”

Par Christophe Corthouts



Je l'avoue d'entrée de jeu, j'ai eu toutes les difficultés à pondre ce papier consacré à *La Revanche des Sith*. Et là encore, alors que mes doigts courent sur le clavier, j'ai l'impression de faire plus de fautes de frappe que d'habitude, d'hésiter, de beaucoup effacer... De reprendre des paragraphes entiers. Pourquoi tant d'hésitation ? D'atermoiements ? Sans doute parce que quoi qu'il advienne le 19 mai prochain (date de sortie officielle de *l'Episode III* aux States, un jour plus tôt, le 18 pour les Belges et les Français !) marquera la fin d'une époque. La fin d'une grande aventure. La boucle sera bouclée dans un univers qui, directement ou indirectement, par passion ou par opposition, aura provoqué des vocations au sein de toute une génération. En 1977 lorsqu'il a enfin mis la dernière main à ce qui s'appelait encore *Star Wars* sans aucun sous-titre, George Lucas s'est empressé de disparaître

d'une campagne de marketing pensée aux petits oignons.

La preuve ? Alors que *La Menace Fantôme* et dans une moindre mesure déjà *L'Attaque des Clones* étaient entourés d'un secret quasi paranoïaque, les sbires de LucasFilm n'ont pas pu empêcher les fuites... Aujourd'hui, à deux mois de la sortie de *La Revanche Des Sith*, il suffit d'un quart d'heure de surf avec Google pour connaître l'intrigue du film dans ses moindres détails ou presque. Il semblerait simplement que des petits malins de Marine County (la proche banlieue de San Francisco où se trouve le ranch/studio/empire de Lucas) aient totalement intégré le concept du « spoilers » et des « fuites » à leur stratégie de communication. D'ailleurs, pour couronner le tout, l'adaptation en roman de ce dernier épisode, ainsi que tous les making of et autres bouquins consacrés aux concepts graphiques du film seront en vente dès le



sur une plage hawaïenne. Parce que, selon ses propres dires, il ne supportait pas l'idée de l'échec... Où plutôt l'idée d'entendre, séance après séance les réactions du public et de la critique face à ce film sur lequel il a bien failli tout perdre. Avec une tendance parfois un peu prononcée à arrondir les angles, les documentaires inclus dans l'excellent coffret des *Episodes IV, V et VI* paru en septembre dernier chroniquent les hauts et les bas d'un tournage complexe, d'un film auquel peu de personnes croyait, d'un bout de pellicule qui allait peu à peu devenir phénomène de société.

En mai prochain, la légende prétendra sans doute qu'il répétera ce type de comportement de fuite face à l'avis du monde entier. Rick McCallum, devenu depuis les *Aventures du Jeune Indiana Jones* le véritable bras droit de Lucas (et son « homme public » par la même occasion...) ne cesse d'ailleurs de le répéter « George est toujours convaincu que le pire va arriver à ses films... ». Une légende à laquelle il est de plus en plus difficile de croire. Les sorties des films de l'univers *Star Wars* sont, depuis celle du *Retour du Jedi* en 1983, des mécaniques parfaitement huilées, des « juggernauts » comme disent les Américains... Soit des monstres qui avalent tout sur leur passage par la magie (certains diront par effet pervers)

2 avril... Soit près de six semaines avant la sortie en salle de *La Revanche des Sith*.

Alors quoi ? Lucas est-il devenu fou ? A-t-il décidé de saborder son dernier chapitre ? Ou au contraire a-t-il la certitude que rien ne pourra éloigner les amateurs des salles obscures... Poser la question c'est sans doute déjà y répondre... Tout en ajoutant deux syllabes à la réponse : *Darth Vader*.

L'image de *La Revanche des Sith* a été entièrement modelée autour de la figure de Vader. La communication vers le grand public, mais aussi vers les fans qui n'ont pas arrêté de jouer les trouble-fêtes depuis la sortie houleuse de *La Menace Fantôme*, place sur le devant de la scène la figure la plus iconique née dans l'univers de Lucas : le Seigneur de Sith. *Darth Vader*. Né *Anakin Skywalker*, le blondinet-crispant-pilote de pod devenu ado couinant aux hormones secouées par la poitrine naissante de *Natalie Portman* (pardon, la Sénatrice *Amidala*...) va enfin péter les plombs. Massacrer du Jedi, se frier avec *Obi Wan Kenobi* et finir par manger de la lave en barre avant de jouer les grands méchants loups dans son costume de cuir noir. Et j'oubliais, dans le même temps, « les temps civilisés » cités par *Ben* (encore lui...) vont dispa-

raître dans les sombres entrailles d'un Empire monolithique, le petit Yoda va s'en aller faire pousser des racines sur Dagobath, Luke et Leia vont enfin voir le jour, alors que leur mère va finir dans une boîte en sapin cosmique et pour couronner le tout, le Chancelier Palpatine va nous virer sa cuti façon ravalement de façade raté et trancher tout ce qui bouge à grands coups de sabre laser... Et vous ai-je

ont été choisies avec de l'entou-

soin par les « penseurs » rage du barbu. Et qu'il a, comme toujours, dû donner son assentiment sur le moindre bout de plan que l'on retrouve dans la bande-annonce diffusée sur le Net depuis le 10 mars dernier. Une telle excitation est née lors de la diffusion de

la bande-annonce de

La Menace Fantôme que, lors

de la sortie du film, après 16 ans d'at-

tente alimentée par les rumeurs les plus folles,

avaient plongé certains fans de la première heure dans

une stupeur sans nom. Ces fans, plongés dans leur propre

délire, avaient simplement oublié un petit détail. L'homme

aux commandes de l'univers Star Wars, c'est George Lucas.

Et personne d'autre. Un George Lucas qui, malgré le peu de

déjà dit que
Mace Windu pren-
un aller simple pour le para-

d r a
dis des
Jedi ? Et
que les Woo-
kies vont se
frotter aux
Clones Troo-
pers soudain
devenus hosti-
les à la Répu-
blique ?

Pour faire
le lien avec les
premiers mo-
ments de *l'Epi-
sode IV*, qui se
déroule une
petite vingtai-

ne d'année après les tourments de cette *Revanche des Sith*, Lucas n'a qu'un seul moyen : l'Apocalypse. Pour parvenir à coller tous les morceaux dans un tout cohérent en moins de 2 heures 30 (aux dernières nouvelles, le montage le plus serré, toujours selon McCallum qui décidément parle beaucoup, est de 2 heures 18 minutes...) le barbu à chemise en flanelle va devoir cavalier comme un beau diable. Finis les piques-niques aux bords des chutes, finis les détours mollassons dans les sous-sols envahis d'aliens aux yeux bulbeux, fini C3PO qui joue les guignols avec le corps d'un droïde de combat... Les premières images, où dominent le rouge, le bleu électrique, le noir et le métal ont donné le ton. Il semblerait bien que Lucas s'offre enfin le luxe de plier l'outil digital à sa vision et non de laisser les tons pastel et les rondeurs artificielles façon jeu vidéo mener la danse de la réalisation artistique. Bien entendu, gardons à l'esprit que ces images



films qu'il a mis en scène jusqu'à aujourd'hui semble tout de même respecter un schéma étonnement constant dans sa manière de traiter l'adéquation entre le spectateur et ses films. En gros on découvre, avec un peu de recul, que Lucas semble associer étroitement le héros de son histoire avec le public auquel il s'adresse... La preuve ? Alors que *THX-1138* est clairement un film expérimental destiné à un public averti, le héros est un adulte, complexe, rebelle au coeur d'un système qu'il ne comprend plus. *American Graffiti* ? Avec ses héros à l'aube de l'âge adulte et des choix qui forgeront leur vie, le film est clairement destiné lors de sa sortie à une jeune génération qui se pose alors les mêmes questions que les héros dans une Amérique qui perd (déjà !) ses repères. *Star Wars* ? Des thèses entières existent pour dire qu'il s'agit de la trilogie de « toute une génération »... Celle des jeunes adultes qui forgeront les années quatre-vingts et en feront la



décennie de la superficialité mais aussi celle des réussites les plus fulgurantes et de l'individualisme roi (dans *le Retour du Jedi*, même si les rebelles sont de la partie, c'est Luke Skywalker seul qui « retourne » son père et provoque la fin de l'Empereur...). Avec sa nouvelle trilogie, Lucas ne change pas sa manière de forger les choses. *La Menace Fantôme*, avec ses excès de merchandising et ses créatures punching ball (le détesté Jar Jar...) s'adresse à un public dont l'âge est proche de celui du héros... *L'Attaque des Clones* entreprend un virage vers l'adolescence, avec son héros secoué par ses pulsions et son final qui ressemble à s'y méprendre à un jeu vidéo (Le Comte Dooku servant de « boss de fin de niveau » après une longue bataille ardue...). Dans deux mois, *La Revanche des Sith* devrait, selon cette logique implacable refléter l'évolution négative de son héros. Sa chute irrémédiable vers le côté obscur... Et permettre à George Lucas de conclure sa trilogie sur une note résolument sombre.

On saura alors si, comme l'a toujours prétendu Lucas, les deux premiers épisodes « moyens » étaient des passages obligés pour rendre compte avec logique et puissance de la déchéance d'une icône... Ou si, comme certains l'avan-

cent, Lucas aurait dû se contenter de nous résumer les deux premiers tomes de sa saga dans un déroulant jaune et nous plonger tête la première dans *la Guerre des Clones*, cet élément central de la saga qui ne sera finalement qu'effleurer en quelques furtifs plans d'exposition... Et développer plus avant dans l'univers étendu (dessins animés, romans, jeux vidéo et tutti quanti).

Quoi qu'il en soit, l'attente est presque terminée et je connais pas mal d'amateurs qui, bouleversés par ce premier plan mythique d'un gigantesque croiseur impérial poursuivant le petit vaisseau de la Princesse Leïa, auront un petit pincement au cœur lorsque les derniers notes des thèmes incontournables de John Williams résonneront entre les murs de leurs multisalles, le 19 mai, après 2 h 18 minutes de métrage...

Sombre. Violent. Désespéré. Ce sont les trois premiers mots qui viennent à l'esprit après la vision de la bande-annonce officielle de « La Revanche des Sith ». Comme précisé dans l'article ci-contre, il n'est plus question pour George Lucas de tergiverser. Il lui reste un seul film pour chroniquer la chute d'Anakin Skywalker... Et cette bande-annonce (qui sera bientôt disponible sur le site officiel www.starwars.com) est un avant-goût magistral des deux heures infernales que renferme cet épisode 3. La plupart des plans font montre d'une noirceur tant dans les propos que dans l'imagerie. La trahison semble être le pivot de ce nouveau chapitre. Palpatine qui pousse Anakin sur le chemin du côté obscur, avant de se retourner à son tour contre les Jedis et de décréter que « tous les Jedis sont maintenant des ennemis de la République ». Obi Wan, hurlant « Tu étais l'Elu ! » alors qu'Anakin essaie de lui régler son compte sur fond d'irruption volcanique dantesque. Darth Sidious ricanant tout en balançant les sphères du Sénat à la tête de Yoda, où comment représenter en une seule scène à la fois la fin d'un Ordre et la fin d'une Démocratie. C3PO au désespoir, aux côtés d'une Sénatrice Amidala en larmes... Le tout entrecoupé de scènes de batailles époustouflantes qui font passer les charges de *L'Attaque des Clones* pour des escarmouches de campagnes... Et pas le moindre Jar Jar, pas la plus petite créature sympathique, pas le moindre décor bucolique. En résumé, pas le moindre espoir. Le chemin vers le Côté Obscur commence ici.

Du côté de la VO

DEAN KOONTZ'S FRANKENSTEIN

Le Mythe Revisité

Par Christophe Corthouts



La rencontre était inévitable... Dean Koontz et le monstre de Frankenstein étaient fait l'un pour l'autre. A travers ses romans, l'auteur de *Chasse à Mort* ou de *La Nuit des Cafards* n'a jamais cessé d'aborder des thèmes proches de ceux développés par Mary Shelley dans ce que d'aucun considère comme le premier roman de science-fiction écrit dans l'histoire de la littérature. Mais comme de l'autre côté de l'Atlantique tout n'est pas toujours très simple lorsqu'il s'agit d'aborder des mythes comme le professeur Frankenstein et sa créature (cf. le relatif ratage de *Van Helsing* sur lequel je reviendrai un jour, c'est promis !) *Dean Koontz's Frankenstein* a bien failli ne jamais voir le jour !

En réalité, c'est la chaîne USA Network qui contacte un jour Koontz pour lui demander de remettre au goût du jour les aventures du baron Frankenstein et de sa créature. Les mini-séries inspirées des oeuvres d'auteurs à succès ont le vent en poupe et avec sa bibliographie emplies de savants fous et d'humains qui tentent de défier les lois de la nature, Koontz semble être l'homme idéal pour faire revivre le mythe. Pas toujours très heureux de ce que les divers médias « animés » ont fait de ses créations, Koontz aborde tout de même le projet avec circonspection. Mais un élément le séduit tout de même. Il n'est pas question pour USA Network de lancer une simple mini-série, mais de jeter les bases, à travers un pilote, d'une véritable série. Soit un moyen pour Koontz de développer ses personnages et de les voir évoluer... Après la réussite de shows plutôt sombres comme *Les Experts*, ou

encore *Cold Case*, la partie semble jouable. D'autant plus jouable que pour Koontz comme pour les producteurs, une chose est certaine : la créature n'est pas le monstre et c'est le docteur Frankenstein qui devient, dans la série, le réceptacle de toutes les dérives.

Le concept de départ est alléchant. Frankenstein et la créature ont survécu depuis l'époque de Mary Shelley. Ce que d'aucuns croient être un simple roman est en réalité l'histoire vraie d'un homme qui espère défier Dieu et atteindre l'immortalité. Installé à la Nouvelle Orléans à l'aube d'un nouveau siècle, le docteur Frankenstein crée, avec les techniques d'aujourd'hui et son génie inné pour la biologie, des surhommes. Le rêve de Frankenstein est en passe de se réaliser : prendre le contrôle de la race humaine, lorsque les choses commencent à aller de travers... Les cadavres s'accumulent et un couple de policiers se lance sur la piste d'un tueur en série pas comme les autres.

Dans un premier temps, les producteurs d'USA Network sont tellement contents de cette première version d'un pilote qu'ils demandent à Koontz de l'étendre. L'idée ? En faire une « spécial » de près de deux heures avant de lancer la série sur les bases des résultats de ce téléfilm de luxe. Les idées affluent et un producteur exécutif de luxe entre même dans la danse... Martin Scorsese ! Le réalisateur de *Raging Bull* est emballé par le projet... Sauf que les « executives » de USA Network, avec leurs cols cravates et leurs attachés case savent mieux que quiconque ce qui convient au public américain. Un oeil sur les courbes démographiques et l'autre sur le scénario, ses penseurs en chambre à qui l'on doit les plus belles merdes cinématographiques que la terre ait portées, décident soudain que la mode étant aux teenage horror movie « sérieux » à la *Massacre à la Tronçonneuse*, il faut rajeunir les cadres. Faire des agents de police des grands ados et passer tout le métrage au filtre « crasseux » bien en vogue à cette époque-là... A un point tel que Marcis Nispel, le réal de *Massacre* justement (pas un ratage, mais pas un chef-d'œuvre non plus soyons sérieux...) se voit confié les rênes du projet.

Une fois encore, Dean Koontz est déçu par le com-

portement de la machine médiatique. Il n'est pas le seul. Alors qu'il retire ses billes (même s'il reste crédité au poste de producteur exécutif, le téléfilm devient *Frankenstein* tout court et non plus *Dean Koontz Frankenstein*.) Martin Scorsese fait de même. Exit la dream team et bonjour le téléfilm calibré pour un petit frisson du dimanche soir. A voir sans doute sur une chaîne hertzienne dans un an ou deux...

Mais l'avantage lorsque l'on s'appelle Dean Koontz et que l'on place généralement un bouquin sur la liste des best-sellers du New York Times tous les dix-huit mois, c'est qu'un projet n'est jamais vraiment perdu...

Frankenstein La Résurrection

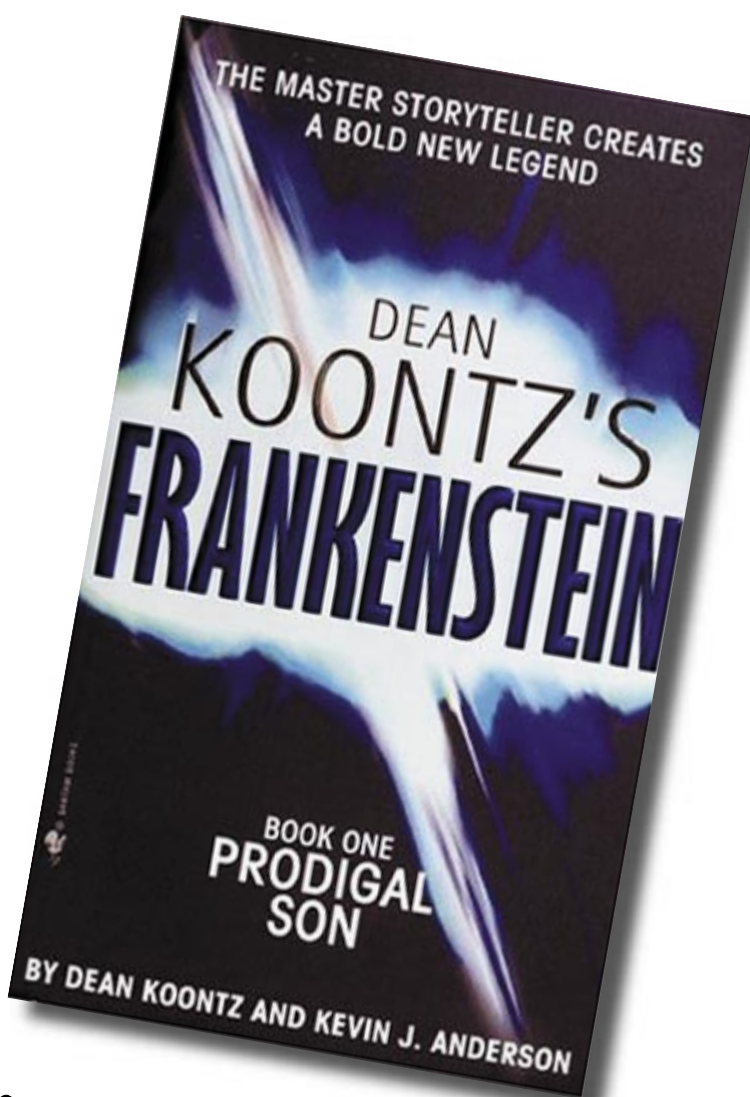
C'est ainsi que peu après la fin de l'aventure USA Network, le site officiel de Dean Koontz annonce la sortie imminente de *Dean Koontz Frankenstein. Book One : The Prodigal Son*. L'idée ? Avec la collaboration active d'autres auteurs de terreur bien connus, Koontz se paie sa propre série... Sur papier. Et pourquoi pas finalement ? C'est ainsi que la trame racontée plus haut sert de base à un roman d'action, de terreur et d'aventure, mêlé d'une bonne dose de polar et d'humour.

Ecrit en collaboration avec Kevin J. Anderson (*Star Wars*, *X Files*, *Star Trek*... j'en passe et des meilleurs...) ce premier opus raconte comment la créature de Frankenstein, rebaptisée Deucalion, sort de sa retraite dans un monastère tibétain pour venir se mettre sur la route de Victor Frankenstein, devenu une figure de la haute société de la Nouvelle Orléans. Lancés sur les traces d'un tueur en série qui collectionne les bouts de cadavre comme d'autres se passionnent pour les boules neigeuses, deux policiers vont croiser la route de ce géant aux pouvoirs bien plus développés que ceux imaginés par Mary Shelley.

Avec ce premier roman d'une série, qu'un éditeur français aura, j'espère, la bonne idée de traduire dans un court laps de temps, on retrouve un Dean Koontz perdu de vue depuis quelques temps déjà... Depuis sans doute les deux romans des aventures de Christopher Snow (*Ne Crains Rien* et *Jusqu'au bout de la Nuit*). Soit un Koontz qui va à l'essentiel, qui construit son histoire avec une logique implacable, qui sait faire rimer humour et terreur avec un parfait sens de l'équilibre... Et surtout qui s'abstient de nous noyer sous les références bibliques et les grandes considérations religieuses un peu simplistes (genre, soyons bon, il y a un Dieu qui là haut nous ouvrira grand ses portes et ne nous laissera jamais vraiment dans la merde...) qui plombaient réellement certains de ses derniers romans (*The Taking* et sa métaphore transparente du Déluge par exemple). Ici, Koontz retrouve toute sa verve, sa morgue et ne retient aucun de ses coups. Doit-on voir dans ce travail sans concession une réaction à la trop grande influence qu'essayaient d'avoir les pro-

ducteurs sur le produit télévisuel au départ imaginé par l'auteur de *La Peste Grise* ? Peu importe finalement. Ce qui compte c'est que l'on tient avec ce *Prodigal Son* le premier épisode d'une bon sang de bonne série qui devrait, d'après les lignes narratives lancées par Koontz et Anderson prendre peu à peu de l'ampleur et s'avérer comme une fascinante relecture/variation sur le thème né dans l'esprit de Mary Shelley alors que le monde et la société était en pleine mutation. Je n'irais pas jusqu'à dire que ce *Prodigal Son* adresse des questions aussi importantes et surtout des peurs aussi essentielles que celles abordées par Mary Shelley (le roman de Koontz et Anderson reste tout de même un « produit de consommation » sorti au format poche aux USA et destiné à un public qui cherche avant tout à se divertir... sans que cela soit une tare d'ailleurs). Mais il effleure tout de même des questions intéressantes sur la nature du mal et surtout l'importance que semble apporter notre société au look et à l'aspect lisse et sans bavure de nos contemporains.

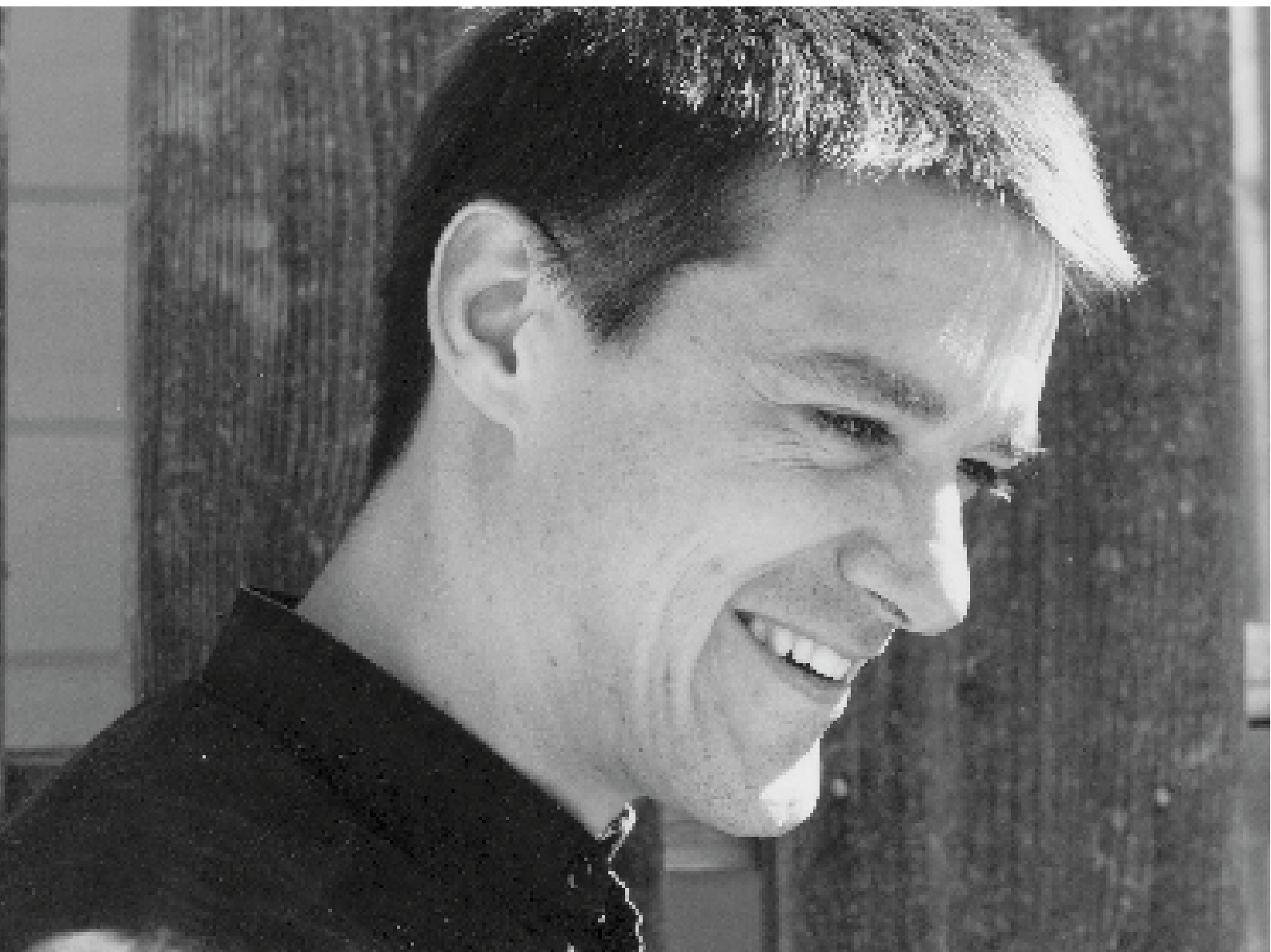
Allez vite une traduction que les non-anglophiles puissent aussi en profiter. Pour les autres, le premier tome est évidemment disponible sur tous les bons sites de vente en ligne et le second volume intitulé *City Of Night* et écrit en collaboration avec Ed Gorman sera en vente en juillet prochain.



ENTRETIEN

Sean Stewart

Par Marc Bailly



Nos lecteurs francophones ne vous connaissent pas. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur vous, sur votre vie, sur vos études, etc.

Je suis né au Texas en 1965, mais ma famille s'est installée à Alberta en 1968. Je passais donc mes hivers à Alberta et mes étés à Dallas, ce qui n'est sans doute pas vraiment l'idéal. J'ai un diplôme littéraire de l'Université d'Alberta et je suis écrivain professionnel depuis près de 15 ans. *Le Jeu de la Tentation* a été mon premier roman publié et a remporté le Prix Aurora, ainsi que le Prix Arthur Ellis. Depuis, j'ai publié sept romans, in-

Galveston, et *Perfect Circle* qui est sorti cet automne.

Plus passionnant encore, j'ai été auteur principal et responsable de projets (en anglais, le terme utilisé est « marionnettiste ») sur deux projets énormes lancés sur le Web, la chaîne de sites et l'énigme construite autour du film *A.I.* et un autre jeu du même type intitulé *I Love Bees*. Si on vous propose un jour un job de ce type, je vous le recommande. C'est une situation totalement incomparable.

Sean Stewart *Le Jeu de la Passion*

Sean Stewart n'est pas connu du tout de ce côté-ci de l'Atlantique. Voici que les excellentes éditions québécoises Alire publient son premier roman en français. Premier roman en français, mais aussi premier roman de l'auteur publié en anglais, alors que c'était le cinquième à avoir été écrit par Sean.

Sean Stewart est né en 1965 au Texas. Il émigre au Canada en 1968 où il a vécu jusqu'il y a peu. Il vit maintenant au Nord de la Californie. *Le Jeu de la Passion* est publié en 1992. Ce roman a reçu le Prix Arthur-Ellis et le Prix Aurora. Depuis, six autres romans ont suivi. Sean Stewart travaille également dans le domaine du jeu où il écrit des scénarii pour lesquels il a reçu plusieurs récompenses. Son dernier roman *Perfect Circle* vient d'ailleurs d'être finaliste aux derniers Nebula, une référence !

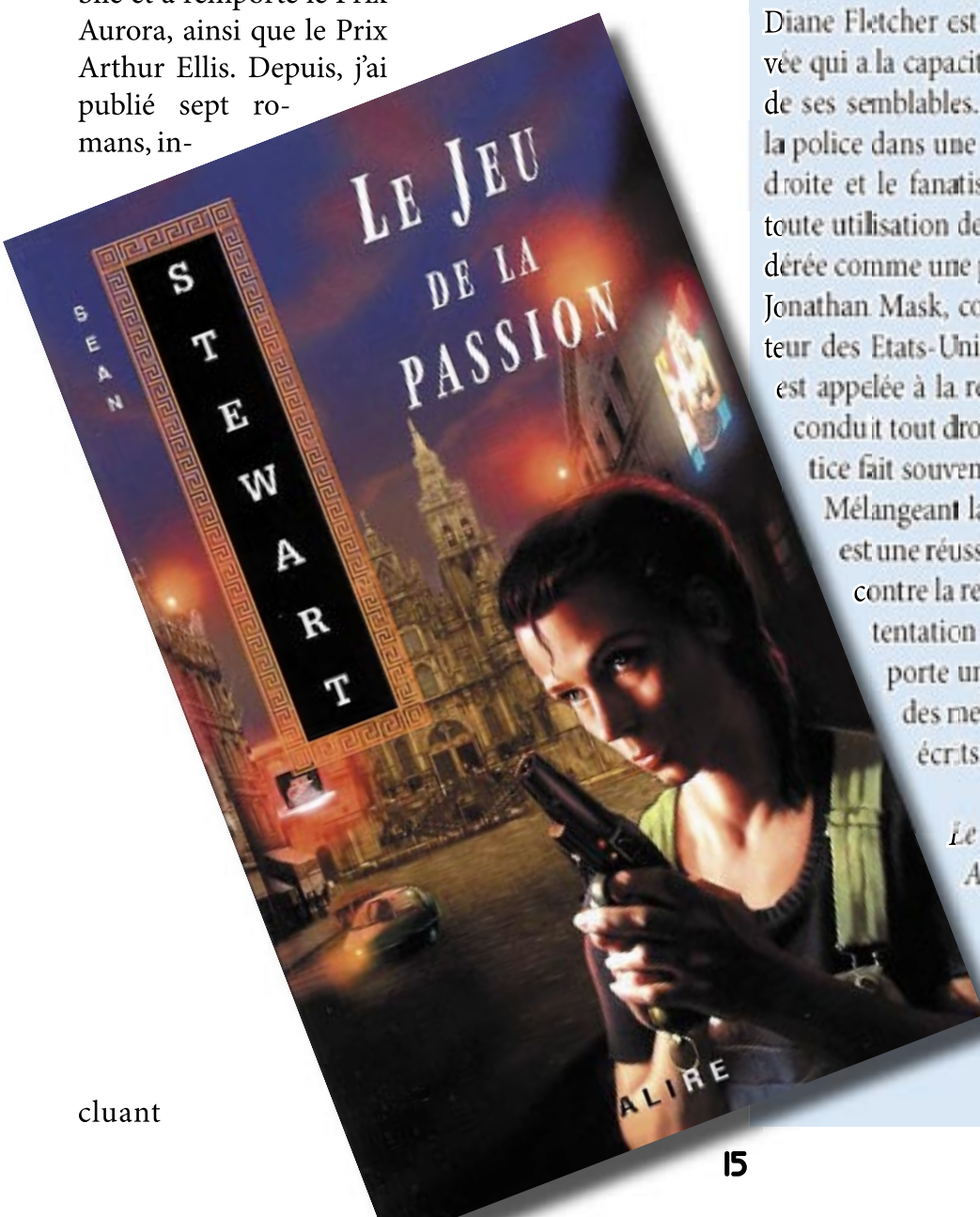
Diane Fletcher est une chasseuse, une détective privée qui a la capacité de voir et de sentir les émotions de ses semblables. Elle travaille régulièrement pour la police dans une Amérique contrôlée par l'extrême droite et le fanatisme religieux. Dans cette société, toute utilisation des technologies avancées est considérée comme une perversion.

Jonathan Mask, considéré comme le plus grand acteur des États-Unis est trouvé mort. Diane Fletcher est appelée à la rescousse. Mais l'enquête piétine et conduit tout droit vers des zones d'ombre où la justice fait souvent office de vengeance.

Mélangeant la SF et le polar, ce premier roman est une réussite. Ce n'est pas une charge aveugle contre la religion, mais une subtile histoire de tentation et de mort. Le héros féminin apporte une certaine sensibilité au texte. Un des meilleurs premiers romans à avoir été écrits.

Le Jeu de la Passion, Sean Stewart,
 Alire 2004, 248 p.

Marc Bailly



Ce livre a été publié en 92 en anglais. Avec le recul, quel est votre sentiment à son égard ?

C'est très difficile pour moi de relire mes livres après leur publication, donc je ne sais pas très bien quoi vous répondre. Disons que je peux vous dire ce dont je me souviens. *Le Jeu de la Passion* a été comme une révélation pour moi. C'est en fait le cinquième roman que j'ai écrit, mais il était à des années-lumière des autres. C'est la première fois que je découvrais une voix, ma voix artistique. Il y a des choses que je réussis bien, aujourd'hui, techniquement, mais *Le Jeu de la Passion* possède cette énergie brute que je considère encore aujourd'hui comme un grand pas en avant pour moi.

Vos propos dans ce roman sont assez virulents concernant la politique et la religion. Êtes-vous toujours d'accord avec ce que vous aviez écrit à l'époque ?

Assez bizarrement, je ne suis pas tout à fait d'accord avec votre interprétation. Certains personnages dans le roman, ou certains points de vue sont assez durs – ce livre a été écrit pendant l'ère Reagan, après tout – mais je n'ai pas choisi le sujet parce que j'avais des comptes à régler avec la religion. En fait, je voulais créer un monde où les gens s'intéressent avec passion à la notion de bien et de mal. Mes parents sont de vrais croyants, donc j'ai peuplé le bouquin de personnes que je connaissais. Et franchement, l'un des commentaires les plus intéressants que j'ai eu à propos de ce bouquin c'est « Ce qui m'a surpris dans ce roman, c'est que tous les fondamentalistes que l'on croise ne sont pas des crétins ». Et je l'espère bien !

Vous semblez également fasciné par les acteurs. Quels sont vos acteurs favoris et vos films fétiches ?

Acteur favori... c'est difficile... Films favoris... Comme pour les livres, cela change presque tous les jours. Mais *Raising Arizona* (*Arizona Junior*) et *Casablanca* se trouvent certainement dans le haut de ma liste.

Que pensez-vous de la politique actuelle aux USA ?

La rhétorique du pouvoir américain est décourageante et difficile à entendre. Mais, si cela peut être une consolation, les gens qui travaillent dans l'administration américaine ne sont pas tous des imbéciles, contrairement à ce que certaines chaînes d'infos voudraient nous faire croire. Les Etats-Unis sont un immense pays et nous avons aussi des gens très intelligents qui travaillent chez nous, même si cela peut paraître étonnant d'après les infos...

Un des résultats les plus drôles des dernières élections se trouve peut-être sur ce site : www.marryanamerican.ca. Je vis en Californie du Nord et pas

mal de locaux se sentent menacés par les résultats de ces élections. Alors

ils se renseignent auprès

d'agents

immobiliers dans la région de Vancouver...

Je leur ai dit que les loyers étaient

bien plus bas du côté du Manitoba... Je ne sais pas s'ils vont marcher...

Parlez-nous de votre évolution en tant qu'écrivain.

Je m'améliore chaque jour. Pour reprendre quelques phrases que j'avais écrites par ailleurs, je dirais que depuis une vingtaine d'années, depuis que j'écris en fait, j'essaie d'atteindre deux buts. Le premier but est de me forger des outils, des techniques pour me permettre d'écrire ce que je veux. J'ai beaucoup travaillé sur l'idée de « tourner la page », soit de pousser le lecteur à rester dans le livre et à lire une page de plus... Ce qui n'était pas naturel chez moi. Je sais forger de belles phrases, mais pousser le lecteur en avant dans sa lecture, c'est une véritable quête du Graal chez moi depuis vingt ans.

Mon second but est plus difficile à décrire... Pour utiliser une métaphore, je dirais que l'écriture (ou la peinture, la musique) est une sorte de canal à travers lequel l'artiste essaie de communiquer sa vision de la vie. Et au départ, un artiste possède un canal assez étroit, par lequel il essaie de communiquer ses

J'aime les thrillers sur le sens de la vie, des livres qui abordent des problématiques sérieuses sur le devenir de l'homme...

histoires. Et je pense que pendant sa vie artistique, un auteur doit travailler à l'élargissement de ce canal pour que ses histoires sonnent de plus en plus vraies.

Une autre manière d'exprimer cette idée ? Un peintre, au départ, ne sait pas peindre de canard. Puis il apprend des choses sur la peinture, la technique, il commence par dessiner des canards pas trop ressemblants... Puis ensuite, sa technique s'améliore mais il continue à observer les canards derrière chez lui pour les représenter toujours un petit peu mieux. Et bien je continue à observer les canards tous les jours.

Vos autres romans semblent aborder d'autres thèmes, d'autres genres, pouvez-vous nous dire quel est votre genre de prédilection ?

Au risque de me citer à nouveau, je dirais que j'aime les thrillers sur le sens de la vie, des livres qui abordent des problématiques sérieuses sur le devenir de l'homme... sans oublier quelques bonnes bagarres.

Dans votre production, quel est votre meilleur livre, d'après-vous ? Et pourquoi ?

Oh là... Delany a dit un jour « Si vous voulez un avis sur un livre qui soit vraiment à côté de la plaque, demandez à son auteur ». Donc je ne suis peut-être pas la personne idéale pour répondre à ce genre de question. Il y a des choses que j'aime dans tous mes romans. Je crois que le plus récent, *Perfect Circle*, me semble être le canard le mieux dessiné du moment (pour reprendre l'image de la réponse précédente). C'est-à-dire, drôle, effrayant et parlant avec un maximum de justesse des gens que je connais. Mais la qualité d'une œuvre, c'est dans le cœur du public qu'elle se trouve. Cela ne veut pas dire que les meilleurs livres sont ceux qui se vendent le plus, mais plus simplement que je mesurerais la réussite d'un livre, si je pouvais être omniscient, à son impact sur chaque lecteur.

Je pense aussi que j'ai plus de chance de laisser une trace à travers les jeux immersifs pour lesquels je travaille sur Internet qu'à travers mes romans. De fait, en terme de pages, il s'agit de mes travaux les plus longs et le principe du jeu veut que vous soyez immergés dans l'histoire durant des mois et non des jours. Cela ne peut qu'augmenter vos chances de laisser une marque dans leur esprit.

Quels sont vos auteurs favoris ?

Sans hiérarchie aucune : Shakespeare, Jane Austin, Tolkien, Iain Banks, Enid Nesbit, John Le Carré, Le

Guin... Il y en a des tas !

Vos projets ?

Mes projets actuels incluent un comics, d'autres jeux immersifs sur le web, un roman-documentaire un peu particulier qui devrait sortir dans un an normalement.

La SF vous laisse-t-elle plus de liberté que la littérature générale ?

Non. Je veux dire... Cette question nous ramène à l'époque de la nouvelle vague de la SF, lorsque le genre était en pleine expansion et que le public appelait « littérature générale » des romans comme ceux de John Updike et d'autres réalistes américains classiques. La littérature générale est devenue aujourd'hui, un champ bien plus vaste. Regarder ce que les auteurs de SF ont publié en littérature générale depuis 2000. Des gens comme Karen Joy Fowler ou Jonathan Letham ont été nominés pour des prix « classiques » et Michael Chabon a obtenu le prix Pulitzer pour les aventures de Kavalier et Klay



FAIRE DU NEUF AVEC DU VIEUX

Par Joséphe Ghenzer

En l'espace de seulement deux semaines, débarquent sur nos écrans trois films d'animation destinés aux plus jeunes et qui tentent de remettre au goût du jour une pléthore de personnages ayant déjà fait leurs preuves dans le passé : *Pollux Le Manège Enchanté*, *Bob L'Eponge* et *Pinocchio Le Robot*.

L'âge de glace

Au Bois Joli, les journées paisibles se suivent et se ressemblent. L'imperturbable chien Pollux n'a toujours que deux préoccupations dans la vie : les sucreries et son amie Margote. Ambroise, le timide escargot est secrètement amoureux d'Azalée, la vache qui est persuadée d'être une grande cantatrice. Quant à Flappy, le flegmatique et paresseux lapin, il passe le plus clair de son temps à faire la sieste. Soudain une terrible catastrophe, engendrée par la gourmandise de Pollux, s'abat brusquement sur le Manège Enchanté, emprisonnant Margote dans la glace. Zebulon, le bondissant magicien qui ne manque pas de ressort raconte alors à la petite bande d'amis une histoire remontant à la nuit des temps. Jadis, il eut à combattre un méchant sorcier, nommé Zabadie, qu'il réussit grâce à la magie à enfermer dans la glace sous le Manège Enchanté mais l'accident, involontairement provoqué par la légendaire maladie de Pollux, a brisé le sortilège qui le retenait prisonnier là depuis 10.000 ans. Maintenant que Zabadie est à nouveau libre, ce dernier n'a plus qu'une seule idée en tête : se venger. Désormais, son unique ambition est de retrouver trois fabuleux diamants qui, une fois en sa possession, lui donneront le pouvoir de geler le soleil et de plonger le Monde dans une nouvelle ère glaciaire mais, pour arriver à ses fins, il ne dispose que de trois jours. L'heure est donc venue pour

la bande de héros de surmonter leurs peurs et de passer à l'action afin de mettre la main sur les diamants avant Zabadie. Pour la fine équipe, c'est alors le début d'une quête initiatique semée de bon nombre d'embûches. La situation s'avère être particulièrement dramatique car le compte à rebours pour sauver le monde des griffes du méchant sorcier a déjà commencé. Pour exécuter ses basses oeuvres, Zabadie va se servir de l'innocence de Sam, un petit soldat de bois chargé de veiller sur le Manège Enchanté. Toujours prêt à servir loyalement son nouveau maître, Sam va tout faire pour lui être agréable même si sa maladresse ne fait qu'insupporter Zabadie.

Le plan «Z»

De son côté, l'action de *Bob L'Eponge* se déroule en quasi-totalité au fond de l'océan à Bikini Bottom, où devant l'immense succès remporté par son restaurant qui ne désemplit pas grâce à sa fameuse recette secrète de pâté, Mr Krabs s'apprête à ouvrir un second restaurant. Ayant déjà été nommé plus d'une centaine de fois «l'employé du mois», Bob L'Eponge est persuadé que son patron va lui confier la direction de son nouvel établissement. Alors qu'il se réjouit déjà à l'avance de cette promotion tant attendue, Mr Krabs décide toutefois de confier le poste à Carlo, le Calamar, estimant que ce dernier sera plus apte et surtout plus «mûr» que Bob pour assumer une telle responsabilité. Pendant ce temps-là, la minuscule amibe Plancton, qui joue ici le «méchant» de service et dont les ambitions sont inversement proportionnelles à sa taille, s'apprête à mettre à exécution son fameux «Plan Z», tous ses plans diaboliques précédents ayant, au préalable, lamentablement échoués. En tant que propriétaire du restaurant le plus minable de Bikini Bot-

tom, ce dernier est prêt à toutes les vilénies pour faire main basse sur la recette de Mr Krabs et se débarrasser, par la même occasion, de son concurrent. Tandis que toute la population enthousiaste assiste à l'inauguration du nouveau restaurant, Plancton s'introduit en catimini dans le Palais du Roi Neptune pour lui dérober sa couronne tout en prenant grand soin de laisser sur place bon nombre d'indices pour faire porter le chapeau à Mr Krabs. Rendu fou furieux par cet odieux crime de lèse-majesté, le Roi con-



ANIMALS PRODUCE MOST PROFITS

L'AVENTURIER NEZ !

PINOCCHIO

LE ROBOT





damne le voleur à être exécuté. Persuadé de l'innocence de son patron et dans le but de le disculper de ce vol dont il est injustement accusé, Bob L'Eponge s'engage à se rendre à Shell City afin d'y récupérer la couronne. La Princesse Mindy réussit à obtenir de son père de lui accorder six jours de délai pour réussir sa mission. Bob L'Eponge et son meilleur ami Patrick, l'Etoile de Mer, partent donc, tout guillerets, pour Shell City mais leur route sera semée d'embûches avec toutes sortes de monstres qui en ont après eux, sans compter que Plancton, qui rêve de dominer l'intégralité du monde sous-marin, a aussi lancé à leurs trousses Dennis, un redoutable et impitoyable tueur à gages chargé de les éliminer.

Retour vers le futur

En l'an 3000 dans la cité de Scamboville, cachée entre de hautes tours, se dresse une jolie maisonnette entourée d'un verdoyant petit jardin dans laquelle vit Gepetto. Grâce à l'aide de Spencer, le pingouin, et de la Fée Cyberina, ce génial inventeur vient tout juste de créer un nouveau prototype de robot ultra performant, qu'il baptise Pinocchio. Le petit robot sait parler, danser, chanter et même rire sans toutefois être un véritable enfant. Constitué de pièces détachées et de programmes informatiques dernier cri, Pinocchio est la fierté de Gepetto, son créateur et «père virtuel». Les références visuelles de Pinocchio Le Robot s'inspirent nettement de *Metropolis* et du *5ème Élément* et, tel un Dr Frankenstein du futur, Gepetto assemble ici le corps de son robot à partir de pièces détachées avant de lui donner vie grâce à un courant électrique. Semblable à un enfant, Pinocchio préfère jouer innocemment sans se soucier des conséquences de ses actes. Du coup, sa naïveté et son grand

cœur feront de lui une proie facile pour le diabolique Scamboli. La fée Cyberina lui fait la promesse de le changer en véritable petit garçon lorsqu'il aura appris à faire la différence entre le Bien et le Mal. Pour cela, elle lui jette un sort, lui donnant un nez magique qui grandit à chacun de ses mensonges.

Pendant ce temps-là, Scamboli, le machiavélique maire de la ville qui déteste au plus haut point tous les enfants, rumine de bien sombres desseins en projetant de transformer tous les enfants de la ville en robots, à l'exception de Marlène, sa fille adorée. Pour arriver à ses fins, il

attire les enfants dans un parc de loisirs où il leur offre des attractions gratuites dont une sorte de version futuriste du traditionnel train fantôme, qui se substitue à la séquence de la baleine, et dans lequel tous ceux qui l'empruntent, sont systématiquement transformés en robots à leur insu. Pinocchio, Gepetto, Spencer et Marlène font alors allier leurs efforts pour empêcher Scamboli de mettre à exécution son plan diabolique.

Le méchant qui voulait dominer le monde

Bien que l'angle d'attaque de ces trois films d'animation, prioritairement destinés au jeune public, soit différent, le sujet de fond n'en reste pas moins exactement le même : celui du «méchant», complètement mégalomane et ivre de pouvoir, qui veut dominer le Monde en asservissant la totalité de l'Humanité.

C'est ainsi qu'au Bois Joli, Zabadie, le méchant sorcier, n'est que le pendant maléfique de Zebulon, une sorte de Zebulon qui aurait succombé au «côté obscur de la Force» (ou voire même une sorte de Smeagol qui se serait transformé



en Gollum sous l'emprise de l'Anneau). Afin d'arriver à impérativement retrouver les trois diamants avant Zabadie, Pollux et ses amis vont devoir entamer une quête initiatique qui les conduira dans plusieurs endroits où tels des Indiana Jones, il leur faudra éviter toutes sortes de pièges pour triompher du méchant, libérer Margote de sa prison de glace et sauver l'avenir de l'humanité avant qu'il ne soit trop tard. De la stop motion traditionnelle du milieu des années 60 réalisée alors en noir et blanc avec des marionnettes animées, Pollux et sa bande de joyeux drilles sont directement passés aux couleurs chatoyantes de la 3D, ce qui ne manquera pas de dérouter bon nombre d'inconditionnels de la série d'origine qui seront forcément nostalgiques de l'aspect suranné de la série de l'époque qui justement lui donnait tout son charme.

De leur côté, pendant que Bob L'Eponge et Patrick, son meilleur ami, sont en route pour Shell City afin de prouver l'innocence de Mr Krabs dans le vol de la couronne royale dont il est injustement soupçonné, l'amibe Plancton en profite pour mettre à exécution son plan machiavélique visant à transformer tous les habitants de Bikini Bottom en esclaves dociles. Là encore, les deux principaux personnages devront surmonter un certain nombre d'épreuves avant de voir enfin triompher le Bien. Le scénario met à l'épreuve le courage et l'amitié unissant les deux inséparables compères qui évoluent dans leur «bulle», complètement inconscients du chaos et de la confusion qu'ils sèment un peu partout autour d'eux. Tout comme dans la série animée originelle, le voyage initiatique entrepris ici par les deux héros est prétexte à toutes sortes de situations cocasses et burlesques ainsi qu'à bon nombre de gags absurdes (comme la scène «live» du film où intervient David Hasselhoff, version «Alerte à Malibu»). L'aspect volontairement surréaliste de certaines séquences résulte, bien évidemment, de l'incroyable optimisme et de l'invraisemblable candeur de Bob et de Patrick, toujours enclins à se conduire comme d'éternels gamins.

Quant au *Pinocchio* du 3ème millénaire, qui de simple marionnette en bois est devenu un robot perfectionné, la seule façon pour lui d'accéder à son rêve absolu, à savoir celui de devenir un véritable petit garçon, est d'arriver à faire la différence entre le Bien et le Mal. Cette adaptation futuriste du célèbre roman de Carlo Collodi dans une version SF très écologiste qui dénonce le monde de consommation dans lequel nous vivons, fait table rase du passé tout en conservant les éléments fondamentaux du roman originel (une marionnette animée qui a pour rêve de devenir un véritable petit garçon en chair et en os, une fée qui lui jette un sort lui donnant un nez qui s'allonge dès qu'il énonce un mensonge, une baleine au redoutable appétit, un père en quête de son «fils») pour les adapter en 3D à un monde au style rétro-futuriste avec des personnages humains au look très stylisé, à la limite du cartoon. Issu d'une expérience ratée de Scamboli, Spencer, le cyber-pingouin qui est par la suite devenu le fidèle assistant de Geppetto, remplace

ici le Jiminy Cricket du conte originel. Malgré sa condition hybride, il veille sur Pinocchio avec amour tandis que la fée, rebaptisée Cyberina pour l'occasion, apparaît sous la forme d'un hologramme. De plus, grâce à un système vidéo perfectionné installé un peu partout en ville (qui ne manque pas de nous faire penser au 1984 d'Orwell), Scamboli espionne les moindres faits et gestes des habitants de Scamboville afin de pouvoir mieux les garder sous son contrôle.

Si dans le cas de *Pinocchio*, le message du film a une vocation nettement plus écologique que dans Pollux ou dans *Bob L'Eponge*, le principe de fonctionnement reste le même, à savoir faire du neuf avec du vieux en remettant au goût du jour les anciennes histoires, tant dans le fond que dans la forme.

Pollux Le Manège Enchanté

Réalisation : Jean Duval, Franck Passingham, Dave Borthwick.

Film d'animation avec les voix de : Henri Salvador, Vanessa Paradis, Dany Boon, Michel Galabru, Gérard Jugnot, Valérie Lemercier, Eddy Mitchell, Elie Semoun.

Sortie le 2 février

Durée : 1 h 25

Bob L'Eponge - Le Film

De : Stephen Willenburg

Film d'animation avec les voix de : Tom Kenny, Bill Fagerbakke, Clancy Brown, Rodger Bumpass, Doug Lawrence, Alec Baldwin, David Hasselhoff, Scarlett Johansson, Jeffrey Tambor.

Sortie le 9 février

Durée : 1 h 22.

Pinocchio Le Robot

Réalisation : Daniel Robichaud

Film d'animation avec les voix de : Sonja Ball, Malcolm McDowell, Whoopi Goldberg, Howard Ryshpan, Howie Mandell.

Sortie le 9 février

Durée : 1 h 20



VÉRONIQUE BACCI

ALTEHA

L'on taxe souvent la fantasy de littérature 'facile', se réduisant à une quête identitaire et accumulant les clichés : milieu barbare, combats lassants, monstres connus (araignée ou dragon), tyrans méchants et jeunes filles éploquées. Eh bien, pour une fois, je ne détromperai pas le lecteur en écrivant, par exemple : « Cette fois, ces clichés sont transcendés par une vision très originale... » ou « Mais ici, la conception fort originale pallie aux clichés stylistiques... » Non. J'écris, sûr de moi : voici un roman totalement artificiel. Tout y est, du début jusqu'à la fin, factice. *Alteha* est une guerrière cherchant à délivrer son amie Cataro des griffes du cruel Erimas. Dans sa...quête (oui oui), elle est évidemment secondée par des compagnons : un autre guerrier, un homme avec qui sa relation s'avérera plutôt particulière (pas nouveau), un autre qui se révélera le fils de son ennemi (très bien, ça), et, bien sûr, un magicien intervenant ponctuellement. Heureusement pour tous. Et nous voilà parti sur une longue route : grande cité grouillante, gros serpent, séjour aux Enfers (avec Hadès, carrément), attaques de harpies, traversée de marécages avec sorcière cannibale, avalement par un Géant, antres de dragons, Mer des turbulences, sables mouvants, araignée gigantesque, bataille conclusive. Je vous l'ai dit : tout y est. Même le happy end.

En plus, le livre fourmille de fautes d'impression.

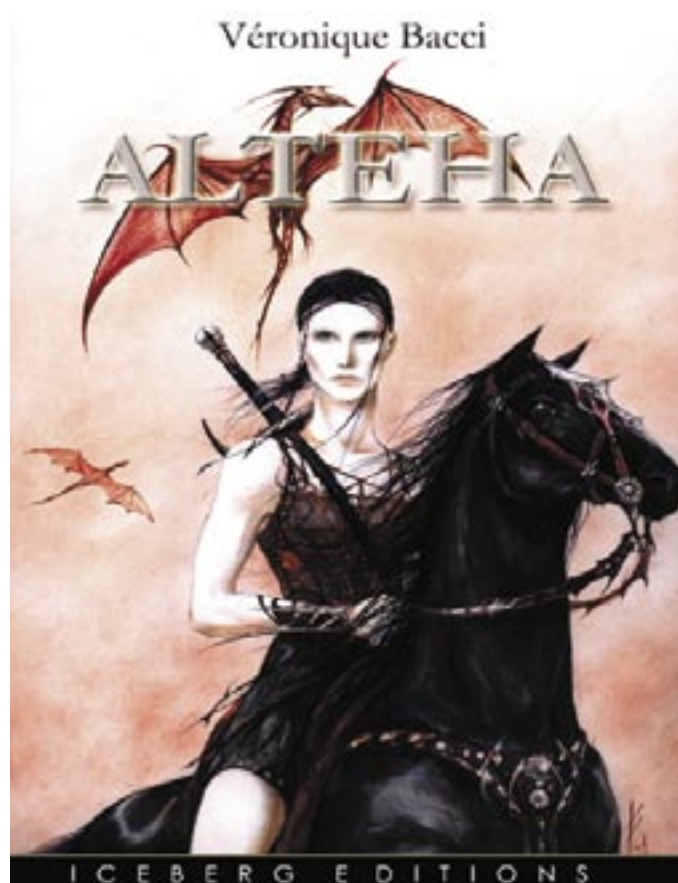
Désolé pour ces mots durs : la fantasy est

un genre exigeant. Sa réputation de 'facilité', évoquée au début de cet article, provient précisément de ce genre d'ouvrage vite-fait-bien fait. Guerrière pour guerrière, l'on se tournera plutôt vers la *Cendres* de Mary Gentle qui, elle, renouvelle vraiment la fantasy.

Pour le bien du genre.

Véronique BACCI, Alteha, Iceberg Editions, couverture de Fredrith, 2004, 168 p.

Bruno Peeters



MARY GENTLE

LE LIVRE DE CENDRES

- 1/ La guerrière oubliée
- 2/ La puissance de Carthage

Sous les couvertures joliment brossées de Guillaume Sorrel, nous pénétrons dans un monde très original : celui de Cendres, chef mercenaire dans un quinzième siècle légèrement décalé. Tout commence en 2001. Pierre Radcliff, historien anglais, élabore une biographie de cette femme d'exception (1457-1477) d'après d'anciens documents, et des recherches effectuées en Tunisie. En Tunisie ? Oui, car dans ce monde uchronique, Carthage a survécu sous la forme d'une formidable civilisation wisigothe, aidée par d'étranges golems, et qui envahit l'Occident. Et particulièrement le riche Duché de Bourgogne de Charles le Téméraire, cela sous l'œil attentif de l'Empire ottoman. « A l'âge de huit ans, Cendres fut violée par deux mercenaires. Elle n'était pas vierge. » Ainsi commence l'ascension de l'héroïne qui, élevée à la dure, deviendra capitaine d'une compagnie de mercenaires, vendue au plus offrant. L'ambiance est crue, violente souvent, mais fort bien décrite. Régulièrement, le fil du récit est interrompu par la publication de mails que s'adressent Pierre Radcliff et son editrice, celle-ci souvent dubitative quant à l'intérêt de la publication des aventures de Cendres. Devenue adulte, la mercenaire entend souvent des 'voix' qui la conseillent, telle Jeanne d'Arc. En outre, elle verra enfin le commandant de l'armée adverse, qui se révèle être non seulement une autre femme, mais sa jumelle ! Jumelle soutenue par un Golem. Pour parfaire l'imbroglio, ajoutons des désordres météorologiques (le ciel s'obscurcit soudain). Mais qui sont-elles donc ? Voilà ce que Cendres tentera de connaître à Carthage, où elle se réveillera prisonnière dans un navire punique. Sa longue captivité, ses étranges relations avec Léofric, ami/père/auteur d'une politique génétique bien spéciale, lui révélera sa relation avec Faris, sa « sœur » commandante ennemie. Elle découvrira enfin l'historique des golems, et le but de leur création. Après moult aventures – très éprouvantes (tortures, accouchement atroce), Cendres finira par retrouver sa compagnie de valeureux soudards. Elle recontactera ses voix, mais ne parviendra pas au but ultime : la destruction du fameux Golem.

Ces deux premiers volumes de la Tétralogie de Mary Gentle sont fort intéressants par leur thématique assez originale, disons-le. L'auteure brosse à merveille l'atmosphère rude des camps militaires du quinzième siècle : l'on s'y croirait vraiment. Parfois, elle en remet, surtout au niveau du langage, un peu trop actuel. Deux exemples : « Et vous

trahiriez votre employeur précédent ? Je préfère considérer cela comme un repositionnement de mes priorités ». Ou, pire, plus direct : « Putain, mais on caille ! ». Malgré ces petits péchés – véniels – ces deux romans, pleins de bruit et de fureur, se lisent avec grand agrément, et font attendre les volumes 3 & 4 avec impatience. L'essentiel, à mon avis, étant l'admirable portrait de Cendres, extraordinairement réussi.

Bruno Peeters

1) La Guerrière oubliée, roman traduit par Patrick Marcel, Denoël, coll. « Lunes d'encre », 2004, Paris, 498 p.

2) La puissance de Carthage, roman traduit par Patrick Marcel, Denoël, coll. « Lunes d'encre », 2004, Paris, 521 p.



PATRICK SÉNÉCAL

SUR LE SEUIL

Le plus beau compliment que l'on puisse faire à *Sur le Seuil*, le roman de Patrick Sénécals qui a eu les honneurs d'une adaptation cinématographique au Québec, c'est qu'il ne cède en rien à la mode « post-moderniste » qui frappe un certain milieu fantastique depuis une petite dizaine d'années. Par « post-modernisme », j'entends une tendance à l'auto-référence, une abondance de personnages que rien n'étonne (puisqu'ils ont tous vu l'intégrale de *X-Files*...) et une structure entièrement calquée sur le sacro-saint voyage du héros de Campbell. Chez Sénécals, le classicisme est plutôt de mise, au point parfois de paraître « lent » lorsque, pour la dixième fois au moins, son personnage principal, psychiatre usé en fin de carrière, refuse d'admettre que le surnaturel pourrait s'avérer une des clés de l'énigme qui l'occupe. En fait d'énigme, il s'agit surtout de l'étrange comportement de Thomas Roy, sorte de Stephen King québécois et fictionnel, qui s'est tranché les dix doigts et a tenté d'en finir avec la vie. Pourquoi ? Dans un premier temps, la solution semble évidente : à force de s'inspirer de faits divers horribles pour alimenter sa fiction, Roy a fini par péter un câble, ronger par la culpabilité. Les choses se compliquent un chouïa lorsque notre psychiatre constate que Roy écrit sur des faits tragiques avant qu'ils se déroulent...

J'arrêterai ici ce résumé pour ne pas dévoiler le reste d'une intrigue qui n'étonnera sans doute aucun lecteur assidu de terreur, mais qui a néanmoins le courage de ne pas essayer de nous rouler dans la farine ou de jouer au plus malin avec le lecteur. Sincère jusqu'au bout du stylo, Sénécals taille ses personnages dans l'étoffe du quotidien, pas dans le petit dictionnaire des héros US, laisse le temps à l'histoire de se développer, puis bascule allègrement dans l'horreur sans jamais tourner les yeux ou s'échapper par la petite porte de la facilité.

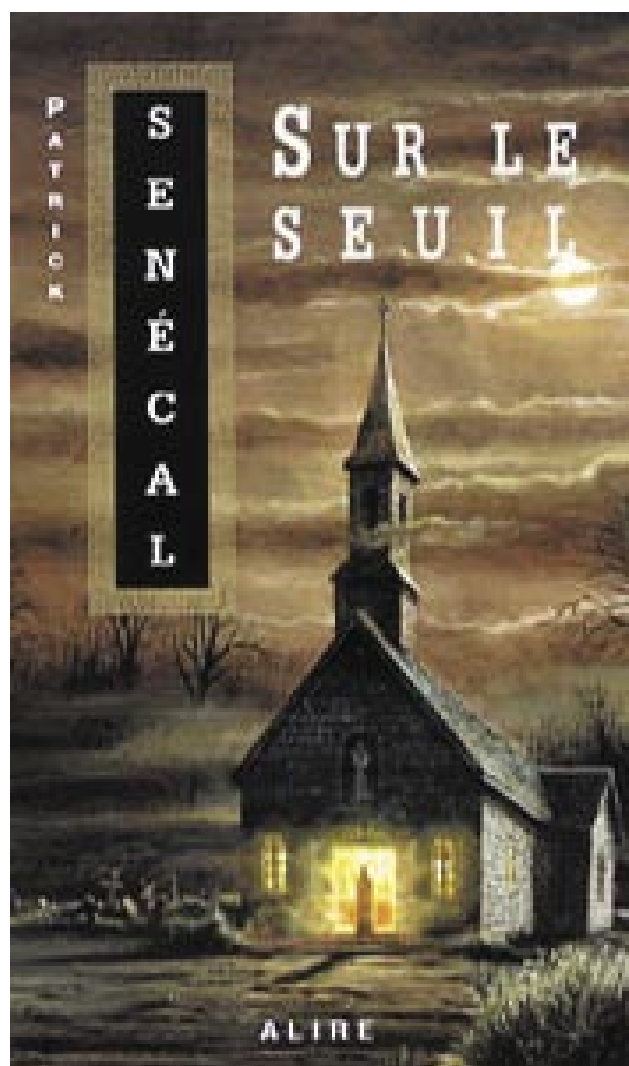
Sur le seuil est une œuvre très bien structurée, qui joue sans arrêt sur l'attente du lecteur (au point par-

fois de flirter avec une petite pointe d'ennui, soyons juste...) et délivre au final le texte demandé, c'est-à-dire un solide exercice dans le domaine de la terreur. Que le cinéma ait trouvé-là matière à adaptation n'est pas une surprise.

Yoda Man

Une petite note en clin d'œil : pour nous lecteurs francophones de France et de Belgique, certaines tournures de phrases typiques des vocables de nos amis d'outre-atlantique est un véritable régal !

Sur le Seuil, de Patrick Sénécals, Editions Alire, www.alire.com



KENIAN GORREUN

Après toi, le Déluge ?



Kenan Gorgun naît à Gand de parents turcs en 1977. Il manifeste très vite son besoin d'indépendance vis-à-vis de l'école et des schémas traditionnels d'éducation. Son parcours va ainsi l'amener très tôt à vendre des fruits et des légumes sur les marchés, à travailler en imprimerie, à nettoyer des locaux administratifs et à faire des rondes comme veilleur de nuit dans un des quartiers les moins fréquentables de Bruxelles («une expérience utile pour qui veut explorer la peur») Autodidacte fasciné par l'écriture, il rédige sa première nouvelle publiée à 13 ans, *Le Journal de Billy Ghost*, qui évoque la randonnée sauvage d'un fantôme chassant la prime à travers l'Ouest américain. Depuis, il enfle les histoires comme les perles d'un collier et évoque tous les univers avec la même aisance : le fantastique, la science-fiction, le policier, la critique socio-politique... Tandis que plusieurs nouvelles sont publiées dans la revue *Marginales*, l'intrigue policière de *La Fumée du Diable* se classe dans le peloton de tête d'un concours organisé par les éditions du Seuil et qui attire 1300 participants. L'angoisse de la page blanche ne tараude que rarement Kenan Gorgun puisqu'il s'essaie aussi au roman, dont un, *Au Nord-Est de l'Enfer*, politique-fiction caustique dans la lignée de Kurt Vonnegut, est actuellement en lecture chez les éditeurs. Par ailleurs, Kenan signe des scénarios de courts et de longs métrages, dont le long *Alley Gorla* et le court *Fait d'Hiver* ont été primés au niveau national, ce qui, depuis, vaut à Kenan de sévir aussi comme scénariste pour d'autres cinéastes. Afin de consommer les noces du papier et de l'image, il n'y a qu'un pas que Kenan franchit en tournant lui-même des courts-métrages et en collaborant comme critique de films au magazine *Cinéma Belge*. Enfin, ce besoin maladif de s'exprimer librement le conduit à écrire et composer pour le groupe de rock O.I.L. et à tenter l'aventure de l'animation pour la RTBF. Ivre de passion, débordant de volonté et d'énergie, Kenan Gorgun a tenu à faire sien le credo d'Henry Miller: « Toujours vif et joyeux!». Pour s'aventurer aux extrêmes limites des possibilités humaines.

Voici, fidèlement retranscrites ici pour la postérité, ou ce qui en tient lieu dans nos mémoires capricieuses ayant érigé l'amnésie instantanée en modèle de relation au Temps – ce qui nous a mis dans de beaux draps, si vous voulez mon modeste avis sur cet immodeste sujet –, les dernières paroles de mon illustissime père Frank Louis Lloyd Ferdinand White Spencer Clouzot :

« *Gloups.* »

Il y eut bien un « *Aaargh...* » juste avant, mais le souffle manqua à l'homme pour vraiment rendre justice à ces gutturales si poignantes. « *Gloups* », donc, un peu mou et humide, restera dans les manuels d'Histoire A Dormir Debout comme le dernier mot de cette figure emblématique du capitalisme au 20ème siècle.

Le mode minimaliste aura dû attendre sa mort pour s'exprimer par la bouche d'ordinaire si volubile d'un homme qui a réussi – et le mystère de son exploit reste entier à ce jour – à fourrer son machin dans le salon privé de la femme la plus étroite (d'esprit) que la terre ait portée en son sein avant d'être recouverte par les eaux.

Eaux que ma génitrice perdit en abondance lors de ma venue en ce même monde (décidément mal fait), torrents allégoriques qui, par l'ensevelissement de tout bon sens qu'ils inaugurèrent sous notre toit, préfiguraient la disparition, à l'issue du Drame qui nous fait gloser ici, de toute retenue chez les membres de notre race.

Car, allons, je veux bien que la peine est difficile à gérer, surtout mêlée à des fumets de cuisine sud asiatique riche en épices piquantes, mais avouez que ces hectolitres de larmes versées par les proches des victimes (et par les victimes elles-mêmes tant qu'elles essayèrent, par la course de fond, de distancer les larmes du même nom), ces larmes étaient plutôt malvenues alors que nous pataugions déjà gaiement jusqu'aux amygdales dans l'Océan Indien ; sans compter que n'importe quel Touriste (vous savez, ces Etres Venus d'Ailleurs) se crut permis de s'endeuiller au-delà du tolérable pour des quidams qui lui étaient inconnus le matin même et à qui il n'aurait probablement pas adressé la parole s'ils avaient été logés dans des chambres voisines à l'hôtel. Ceux-là compliquèrent la tâche de sauveteurs qui avaient déjà bien du mal à garder leur lucidité intacte au service de l'action concrète ! Pensez donc, je n'ai que deux mains pour extirper les cadavres de la Gadoue Tragique et je devrais encore consoler un lointain cousin terrien qui tourne de l'œil à mes côtés sous des élans d'hu-

manisme lacrymal et paresseux !? Enfin, je veux que nous reconnaissons une bonne fois pour toutes que les R.O.D. (Réactions Opposées au Drame) n'ont rien signalé de plus que la survivance de C.A.E.R. (Comportements Animaux d'Essence Reptilienne), et la lutte, vieille comme le monde, que ces comportements livrent à l'E.C.C.O. (Esprit de Civilisation et de Charité bien Ordonnée), avec lesquels le moindre politicard de derrière les fagots progressistes se permet de nous les briser menu à l'heure du dîner – le tout pour conclure par un numéro de compte bancaire à six zéros (traduisant l'espoir que les dons en comportent autant ?) Car enfin, depuis le minibar escamotable de mon hélicoptère en lévitation au-dessus des marais qui se forment depuis la Crête du Siècle et modifient de Fond en Comble la géographie du continent le plus vampirisé du globe, je vous le demande ?! (Et ma voix tonitruante devrait suffire à vous convaincre qu'il s'agit ici d'une question de vie et de mort) : Qu'avons-nous eu besoin d'attendre nos actuels soucis d'inondation, que tous les plombiers de la planète auraient pu prédire, pour nous rendre compte que le vrai problème est la quantité d'eau qui, non pas déborde et satorde, mais se voit gaspillée dans les Lavoirs Automatiques de Conscience que notre époque a le chic de sortir à la chaîne d'un nouveau type d'usines dès que se fait sentir le besoin de justifier et de camoufler, usines pseudo-humanitariste, mondial- qu'aujourd'hui même, il est un fait prouvé chacun de nous, une enfant en bas âge n'a pas et en désespoir de cause, épiciers de lui avancer un un pain français pour entendu dire, par la derrière sa caisse en- n'avait qu'à le suivre une fond du magasin, à l'abri la dépanne en tout ce la forme du pain sollici- qui donna des idées venait-il de consentir entre 5 à 50 euros sur zéro et s'en considérait bonté ?

Comme l'illustre à la de ses prénoms, mon Louis Lloyd Ferdi- Clouzot était un véritable en cette qualité haute- crois qu'on peut égale- titre de véritable enfant de salaud.

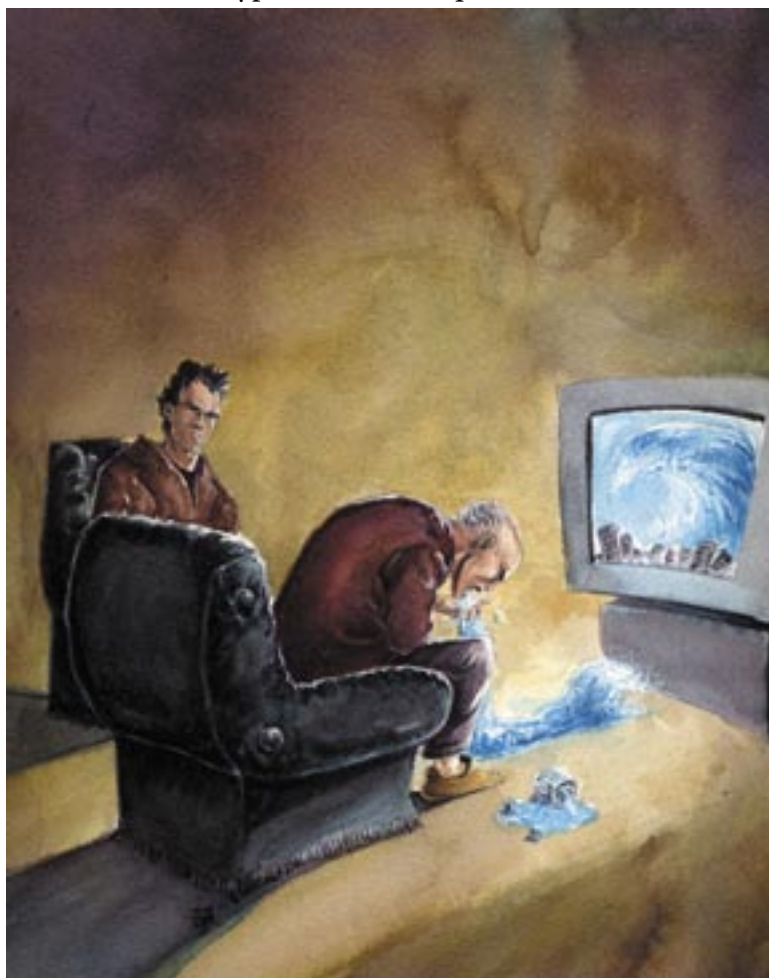
Pas mécontent qu'il n'ait jamais su nager.

Entre les rares matières qu'il n'avait pas la prétention d'avoir maîtrisées, la matière liquide a toujours eu le don de lui filer entre les doigts, et cela malgré les efforts des plus grands moniteurs de natation. En effet, entraîneurs de l'ex-Union Soviétique et vendeurs d'aquarium se succédèrent autour de notre piscine olympique à domicile, et tous, au bout d'une semaine, jetaient l'éponge ou l'hameçon devant l'incapacité de papa à se maintenir à flot sans faire de grosses bulles odoriférantes en sous-marin.

D'ailleurs, c'est au cours de l'une de ces séances de natation qu'il payait au prix fort (réflexe de persécuté économique visant à le convaincre d'avoir choisi le meilleur de chaque chose pour son usage personnel), que je fus le témoin ahuri de sa couardise – et du caractère miraculeux de ma propre existence, à vrai dire.

Mon déjà-alors-très-illustre paternel portait ce qu'on appelle aujourd'hui un string.

C'est là une pièce d'étoffe légère, moulante, élastique, esthétiquement immonde, tactilement repoussante pour qui la porte, et concrètement impossible à exhiber pour quiconque n'a pas laissé toute dignité au vestiai-



écologiques de type liste altéré, etc ? Alors en début d'après-midi, qu'à deux pas de chez jeune femme ayant un touché son chômage, a demandé à son carton de lait entier et la dépanner, et s'est brute épaisse trônant registreuse, qu'elle demi-heure dans le des regards, pour qu'il qu'elle désirait ? Est-ce té par la pauvre femme à l'épicier ? Ou bien un versement compris un compte à sextuple dès lors quitte de toute

perfection le florilège auguste père Frank nand White Spencer ble enfant du siècle, et, ment appréciable, je ment lui décerner le

re. Sur le grand homme que le monde entier voyait en mon père, le string était une révolution vestimentaire, dans la mesure où il faisait apparaître...comment dire...la « fragilité » de l'homme, en apparence si impitoyable, si colérique, si charismatique sous les spotlights, et si admirablement âpre au gain qu'il avait gravi tous les échelons de la pyramide sociale, et en avait inventé quelques autres, en un temps record (ce qui veut dire en gros qu'il était doté de talents extraordinaires pour amasser des fortunes sur le dos des gens.)

Après avoir longuement fait le tour de la piscine, d'une démarche raidie à cause du manque d'adhérence aux carrelages humides, et guetté la grande surface houleuse du bassin exhalant des odeurs décapantes de javel et de chlore, F. L. L. F. W. S. Clouzot s'arrêta dans l'axe de la planche à sauter, tendue en saillie à deux mètres d'altitude (altitude plutôt que hauteur, pour ajouter à la « *dimension mythique de l'évocation* », comme disait l'ancien secrétaire général du Prix Nobel de Lis-Tes-Râtures, dont je tairai l'identité, non par souci de discrétion mais simplement parce que je ne m'en souviens plus, ce qui prouve, à l'évidence, que « *les hommes meurent, leurs actes demeurent.* ») Mais revenons à nos moutons.

A cet instant où il estimait à trois mètres l'espace qui séparait le plafond de la piscine de ses premières mèches grisonnantes en tire-bouchon, il y avait dans l'œil gauche de mon père, l'éclat perçant et lointain de ceux qui visualisent en détail chaque étape de l'action qu'ils s'approprient à engager, et dans l'œil droit, le tressaillement, accompagné d'une formation de morve, de ceux qui se voient échouer quelque part au cours desdites Etapes de l'Action Entreprise. Dans le cas de mon père, et dans le cadre d'une séance de natation (ou, plus justement dit, de Thérapie Aquatique), la peur de l'échec pouvait faire se succéder de stupéfiantes couleurs sur son visage, par exemple à l'idée de couler en piqué, et, dans ses derniers instants, de s'imaginer les manchettes de tous les grands journaux de la presse libre :

« LE ROI DE LA PISCINE MEURT NOYÉ ! »

« L'EXCENTRE MILLIARDAIRE A BATI SA FORTUNE
SUR L'INSTALLATION DE PISCINES PRIVEES
MAIS IL NE SAVAIT MEME PAS NAGER ! »

En vérité, je profite de ces citations imaginaires pour souligner que mon père faisait partie de ces gens qui s'accordent une autorité indiscutable pour parler de choses qu'ils ne connaissent absolument pas. Ainsi mon ancêtre s'affirmait partout comme une sommité en sciences hydrauliques et en techniques d'installation de piscines en sols difficiles, sans jamais avoir écouté avec une attention sincère les spécialistes qu'il engageait pour travailler dans ses laboratoires et dont les plus naïfs se piquaient de vouloir partager avec lui les secrets de leur profession si poétiquement méconnue ; ce type d'ignorants représentés par mon père, et qu'on dénicherait à foison parmi les grands noms de la finance, est un cancer pour l'avancement spirituel de l'humanité ; nous en avons vu soliloquer beaucoup, ces dernières semaines, saturant toutes les voies de communication pour donner plus de retentissement à leur ignorance, tout en tâchant d'occulter les vraies causes de cette catastrophe qui a permis à mon rappeur favori de proférer sur les ondes un « *Tsunami, tu nous l'as mis !* » des plus FM-isants.

C'est un mauvais morceau de rap, ce qui en fait un bon morceau, diront certains. Je veux dire qu'on ne retrouve pas, dans sa structure, la versification systématique recherchée par l'écriture rap, mais que le chanteur emprunte et exploite avec brio la technique vocale qui, depuis vingt ans, fait pulser le cœur de nos zones suburbaines. De plus, nous ne manquerons pas de saluer chez l'auteur une sensibilité exacerbée pour les minorités, puisque, de tous ceux qui poussent de la voix dans la Grande Chorale Post-Tsunami, ce morceau est le seul à offrir une tribune d'expression à la Vague elle-même. Le Point De Vue De La Vague, donc.

Qui se sent bien seule au sommet de sa crête.

*Je Suis Bleue. De Vous. Depuis Le Début De Tout.
Je M'Etourdis En Des Jeux Stupides. Je Combats L'Ennui.
Je Roule, Je Boule, Soutient La Houle, Les Humains Qui S'Y Défontent.
Leurs Planches En Mes Avalanches. Ecume, Crête, Défi, Ascension, Ivresse.
Entre Ciel Et Mer. Enfants, Adultes, Hommes, Femmes.
Leurs Amours Aux Prétentions Indéfinies. Leur Avidité d'Infini.
Je Me Fais Plan, Lent, Distant – Silen...Cieux.
Puis Je Me Gonfle D'Importance. D'Enthousiasme Je Bave Sur Mes Hors-Bord.*

*Soif De Pouvoir ? Soif De Conquête ? Bombes En Mon Intimité ?
Tests Nucléaires ? Partouzes D'Electrons ? Par Douzaines De Millions ?
Je Ris. Une Lame Etincelle. Tout Au Fond. Ma Colère.
Je Me Hisse. Me Hérissé. Au-Dessus De Vos Têtes. Vers Mon Amie La Terre.
Amie Traîtresse. Meilleure Ennemie. Frontière ? Prétentieuse.
Je Suis Le Dieu Des Grands Riens. Priez Pour Moi. Car Après Moi...*

Des reproductions électroniques de ressac soutiennent hardiment le flow verbal.
Et des vagues frappent sans relâche contre des rochers et des hôtels.

*Flirter Avec Les Hauteurs Inaccessibles Et Nues.
Les Langues De Brume Et D'Azote. Les Anti-Cyclones Confus.
Les Etoiles Tremblent. Comme Des Larmes En Vos Yeux Tremblent.
Elles Me Connaissent. Bateaux Ivres En Ces Eaux De Décembre.
Elles Savent Ce Que Je Mijote. Iles Flottantes. Iles Craintives.
Les Hommes Ont Parfois Besoin D'Un Rappel A L'Ordre.
Plus Grand Que Le Feu Et La Cendre.
Plus Impérial Que Les Larmes.
Plus Vilain Qu'Un Volcan. Moi – Maintenant.
Plein De Gloire. J'Avance. J'Avale La Distance.
Je Pense Que Désormais Rien N'A Plus D'Importance.
Balayer L'Horizon Comme L'Amour De Dieu Balaie Ses Créatures.
Me Voilà Réveillé. Je Me Demandais Quand J'Allais Me Montrer Enfin.
Quand - Telle était La Question - La Race Des Hommes Allait Prendre Fin.*

*...Tsunami, Tu Nous L'As Mis...
...Tsunami, Tu Nous L'As Mis...*

(repeated)

Ce jour-là, nous étions ensemble avec papa devant le mur-télévision où passait le clip de mon rappeur favori plein d'images de tsunami occupé à nous la mettre...

Et, à entendre annoncée, avec une sauvage confiance en soi, la fin prochaine des bipèdes consommateurs que mon paternel voyait dans le groupe de ses semblables, il immobilisa au seuil de ses lèvres le verre d'eau qu'il tenait en main. Bridant des yeux interrogatifs et curieux, il avoua ne pas trop savoir que penser de cette tragédie. Le mot « tragédie » est de moi, lui préféra la neutralité du mot « *truc* » :

« Max, ch'ais pas vraiment quoi penser *d'ce truc*... » Avec ce parlé roturier du gars de la campagne n'ayant jamais reçu d'instruction. Il devait penser à ce moment-là aux cours de natation qu'il parrainait depuis dix ans dans les grandes villes du monde afin d'augmenter le nombre de nageurs au sein de la population active et incidemment celui des acheteurs potentiels de ses produits de luxe.

J'avoue que je ne pus résister et, au moment où il levait son verre pour boire, je dis :

« C'est sûr qu'avec ça, la vente de piscines va drôlement chuter ! »

La seconde suivante, une crise de toux orageuse se mêlait aux électro-ressacs issus de la bande-son du clip de *Tsunami Fashion*. A côté de moi, papa, qu'il m'est bizarre d'appeler aussi souvent *papa* maintenant qu'il n'est plus là, se tordait au milieu des coussins du canapé qu'il s'était fait spécialement livrer de Thaïlande par bateau – et quand le bateau avait coulé par manque d'entretien, il avait renouvelé sa commande, et profité de l'occasion pour y ajouter trois douzaines de statuettes.

Ses mains lâchèrent le verre d'eau pour se refermer autour de son cou tendineux. Ses yeux devinrent plus crapauïdes que jamais. Les veinules gorgées de sang tracèrent des réseaux saillants autour de ses pupilles dilatées. Et quelques filets d'eau *on the rocks* dégringolèrent les commissures violacées de ses lèvres en coup de sabre.

Je le revis à la piscine, cet homme que la Bourse de New York avait nommé à son Conseil de Sages Annuel, debout face à l'échelle de la planche à sauter, observant les barreaux qui attendaient d'être gravis par ses bras

aux muscles déjà pâteux.

En string, papa fixait la houle lente et hypnotique de la piscine où il était dit qu'il ne nagerait pas. Comme s'il allait, d'un instant à l'autre, lancer un défi à l'univers.

Ensuite il me regarda, moi. J'étais assis sur un siège en moulure de plastique.

Le visage de cet homme ne me faisait pas bon effet. Il ne m'aimait pas.

Cela fit surgir une image dans mon esprit. Un bébé à qui on fait prendre son bain. Mais du point de vue du bébé, je veux dire. Qui est immergé dans l'eau puis en est retiré, savonné, immergé, émergé à nouveau. Serait-ce *moi* dont je me souviens ? A quelle mémoire fait appel un souvenir aussi originel et ancien ?

Chaque échelon qui mena mon père au sommet de ce plongeoir kilimandjaresque fut comme une halte de nomade sur le long chemin de l'éternité. Une fois arrivé au faite de l'échafaudage, et qu'il eut embrassé d'un regard conquérant les lettres de son propre nom incrustées dans le fond carrelé de la piscine, d'un coup de talons, mon père fit la chose la plus stupidement téméraire de toute sa vie. Il sauta de la planche vers l'eau au-dessous de lui. Mais quelque part dans les airs, il abandonna trop libéralement ses membres au hasard de la chute, et se désarticula. Il ressembla alors à une série de figures de clowns dans des livres à colorier ; lorsqu'il essaya de reprendre le contrôle de son corps de manière à entrer dans l'eau les pieds d'abord (et être en mesure de frapper le fond de la piscine pour en remonter instantanément, comme il avait été convenu avec le moniteur), il ressembla même à un vieux copain de mon enfance qui aspirait à devenir contorsionniste dans un cirque.

Je crois qu'il est mort en Asie, depuis. Lui aussi.

Mon père s'enfonce dans l'eau comme une boulet disgracieux, faisant exploser des bouquets d'embruns qui s'éparpillent telles des ogives scintillantes. Pressentant le drame, le moniteur le rejoint au fond sans prendre la peine d'enlever son training.

Lorsque les deux hommes remontent, l'un est devenu l'enfant de l'autre.

Et moi, l'enfant véritable, je suis exclu des événements en cours, je deviens malgré moi observateur analytique, témoin cynique, vecteur de distanciation, comme je ne cesserai plus de l'être depuis.

Mon père, grand parmi les grands, a laissé son corps trop fluide échouer dans les bras du vaillant moniteur. Il pleure de terreur. Même avec toute l'eau qui ruisselle sur son visage, on peut reconnaître les quelques coulées plus brillantes qui empestent le sel et la peur et trouvent leur source dans ses yeux, dans la vision que papa est allé pêcher au fond des eaux et qui l'obsèdera jusqu'à son dernier souffle.

Mais le pire, c'est tout de même son string. Perdu lors de la chute, son absence à la taille de mon père révèle une vision qui cristallisera pour moi tous les déséquilibres de la vie et justifiera mon inaptitude à y exister en tant qu'homme et être humain : à son bassin nu, mon père en trimballe une qui est plus petite que la mienne.

On dirait une noisette, rose pâle et à peine plus grosse que le fruit sec auquel je le compare à présent. Tout s'explique : il n'y avait qu'une femme comme ma mère pour savoir que faire d'un machin si dérisoirement touchant ! Et il en jaillit à présent un jet jaunâtre, qui arrose moitié son torse, moitié le moniteur, et échoue dans l'eau où il est instantanément attaqué par les agents actifs du chlore aux odeurs de javel. Le jaune de l'urine se dilue dans le bleu artificiel, où, au fond, contre le carrelage et les lettres du Glorieux Patronyme, une tâche d'étoffe stringesque noie l'honneur de mon père.

Mon père qui achève ainsi sa réincarnation en bébé vieilli.

De sa bouche béante, l'eau bave et cascade de tous côtés. Deux décennies plus tard, soudain, le vieux s'effondre au pied du canapé thaïlandais. Le verre d'eau on the rocks est couché au sol, vide, entouré de cailloux blancs, cubes de glaçons à moitié fondus, verre qui malgré la chute est intact grâce à l'épaisseur du tapis turc, aux longs poils duquel s'agrippent les doigts de papa qui tousse, crache, s'asphyxie, et bave, bave, bave ce qu'on croirait être des litres d'eau ! Oui ! Des litres par dizaines jaillissent littéralement de son corps maintenant cassé par les crampes que la mort imminente diffuse dans ses membres. C'est comme si l'Océan Indien et tous ses morts avaient péri en lui et qu'à présent il devait les recracher. Le géant industriel des piscines préfabriquées. Ses boyaux arrachés par tous ceux qui n'eurent pas les moyens de nager dans ces merveilles de commodité et de raffinement.

Dois-je lui venir en aide, le rappeler parmi les vivants ? Moi qui suis encore un petit garçon assis en bord de piscine, sur un siège en moulure de plastique, témoin distant qui jamais ne put apprécier le contact de l'eau et regarde aujourd'hui depuis plusieurs heures, fasciné, les dégâts que ce contact provoque à un jet d'avion de chez moi ?

« Père, penses-tu qu'il faille contribuer d'un don financier ? »

Mon père est, je crois, plus mortellement frappé par le sujet que je choisis d'aborder en ce moment critique, que par le travail de sape entamé dans ses organes par la toux intempestive qu'a déclenché la mauvaise absorption de son eau.

Il ne sait que dire et d'ailleurs ne dit rien.

Et, comme par un mimétisme moqueur, je me tais, moi aussi.

Et je le regarde. Et je regarde les humains sur l'écran géant du mur-télévision.

Et partout je vois qu'on ne fait plus qu'un avec la Grande Eau qui réclame ses droits.

L'océan frappe les côtes. On meurt pour retourner à la terre.

Eau et poussière - l'homme tel qu'en lui-même ; et toujours, avant et après nous et nos comptes à six zéros, avant et après les larmes, et les sauvetages et les deuils nationaux et les nouveaux décrets de jours fériés de commémoration, il reste l'Eau, et la Terre, et la Nature, et les Cieux, et leur splendide mépris...

Combien es-tu prêt à déboursier pour ne pas avoir bu de travers ? Jamais assez...

J'ai vu juste : ce qui se passe ne nous concerne pas. Nous sommes les laquais d'Amants issus de la Nuit des Temps, qui nous louangent et nous rabaissent, nous aiment et nous font taire, et nous manipulent à leur guise...

M'entends-tu, père ?

Toujours à leur guise...



L'ILLUSTRATEUR

Raphaël Del Rosario, 19 ans.

Après des études d'économie au Lycée, il est entré à l'école d'Arts Appliqués de Chambéry (l'ENAAI; Savoie, 73) où il suit actuellement les cours en deuxième année.

Il est passionné par le dessin et la peinture, l'illustration et la bd.

Contact : zak-aphrael@wanadoo.fr

DANS LE PROCHAIN NUMERO

ENTRETIEN CHRISTOPHE LAMBERT

RESIDENT EVIL 4

JEAN-CHRISTOPHE GRANGE

DES CRITIQUES

DU CINEMA

UNE NOUVELLE

